

Louis Crespel apresent
marchand Bijoutier, à
francfort rüe fridberg,
ayant toutes sortes des
belles marchandises fines
tant pour homes, que pour
dames, et du bon tabac
d'Espagne. D'Augsbourg
1761 li 7 luglio Louis Crespel
apresent Marchand Bijoutier
à francfort rüe fridberg ayant
toutes Sortes des belles marchan-
dises fines tant pour homes que
pour dames, et du bon ~~tabacc~~
tabac d'Espagne

Böhrer
Böhrer
Böhrer

1753

VOYAGES

DU

R. P. EMANUEL CRESPEL,

DANS

LE CANADA

ET

SON NAUFRAGE

EN REVENANT EN FRANCE.

Mis au jour

PAR

LE Sr. LOUIS CRESPEL

ſon Frére.



A FRANCFORT SUR LE MEYN,

CHEZ HENRY LOUIS BROENNER.

MDCCLII.



PREFACE DE *L'EDITEUR.*

CEt Ouvrage n'auroit pas assûrément besoin de Préface, si son Auteur l'avoit destiné à être publié; mais son but en l'écrivant n'aïant été que de satisfaire ma curiosité, je ne sçaurois me dispenser d'apprendre au Lecteur les raisons qui m'ont engagé à le mettre au jour.

J'avois communiqué le Manuſcrit à pluſieurs Perſonnes que leur goût & leur eſprit diſtinguent encore plus que leur rang & leur naiſſance : Elles m'ont toutes conſeillé de le mettre ſous preſſe, & m'ont aſſûré que le Public me ſçauroit gré de lui en faire part. L'amitié que j'ai pour mon Frére, & l'envie de procurer au Public quelqu'amuſement, m'ont perſuadé que je devois ſuivre le conſeil que l'on me donnoit : je ſouhaite que ma facilité à m'y rendre ne ſoit pas traitée de ſottiſe ou d'aveuglement. En tout cas les motifs qui m'ont animé ſont loüables, & je ſuis ſûr de trouver grace auprès de ceux qui ne cherchent pas à rèpendre du ridicule ſur les intentions des hommes.

Je crois encore devoir dire comment & à quelle occaſion ces Lettres m'ont été écrites ; cela ſervira d'excuſe au Pére Creſpel mon Frére, ſi ſon ſtile ſemble mériter quelque cenſure, & ſi l'on trouve qu'il n'eſt pas entré dans un aſſez grand détail.

Je

Je le preſſois depuis longtems de me faire part de ce qui lui étoit arrivé dans ſes Voïages, il réſiſta pendant pluſieurs mois ; mais laſſé ſans doute de mes inſtances trop ſouvent réïtérées, il me fit tenir par un de mes Fréres qui eſt actuellement en Moſcovie, une Relation que je trouvai trop ſuccinte. Je me plaignis de ſa pareſſe qui ne m'avoit dreſſé qu'un Journal, je lui damandai quelquechoſe de plus circonſtancié, & pour l'engager à ne pas me refuſer, je lui marquai, comme il eſt vrai, que beaucoup de Perſonnes aux quelles j'avois lû ſa Lettre regrettoient qu'il l'eût faite ſi courte, & qu'elles m'avoient chargé de le prier de leur part de m'envoïer une Relation plus détaillée de ſes Voïages dans le Nouveau-Monde, & de ſon Naufrage en revenant en France ; il eut égard à ma demande, & m'écrivit pendant ſon ſéjour à Paderborn les Lettres que je donne au Public.

On feroit tort à la façon de penſer de mon Frére, ſi on le ſupçonnoit d'avoir rien exagéré dans le cours de ſa Relation. Ceux dont il a l'honneur d'être connu, ſçavent qu'il eſt plus que perſonne ami de la vérité, & qu'il mourroit plutôt que de la déguiſer. D'ailleurs le Caractere dont il eſt revêtu ne ſuppoſe guéres un impoſteur, & je puis dire que mon Frére ne s'en eſt jamais rendu indigne. Enfin il eut encore aujourd'hui pluſieurs Compagnons de ſes Courſes & de ſon Naufrage; un honnête homme voudroit-il s'expoſer à ſe voir démentir par quelqu'un qui a eſſuïé les mêmes fatigues & courru les mêmes dangers? C'eſt tout ce que pourroit faire une Perſonne intèreſſée à en impoſer, encore ne s'y expoſeroit-elle qu'en tremblant, & dans un païs éloigné de ceux qui pourroient lui prouver ſa fourberie.

Lorſque j'ai eû le plaiſir de voir mon Frére dans cette ville, au paſſage de l'Armée de France commandée

par

par Monsieur le Maréchal de *Maillebois*, je n'ai pas eû peu de peine à obtenir de lui la permission de publier ses Lettres; elles n'étoient écrites que pour moi, & l'on sçait qu'entre Fréres on n'y cherche point tant de façons. Ma proposition l'a d'abord révolté: Tous les hommes ont leur portion d'amour propre; ils n'aiment point à parler devant tout le monde comme ils parlent à leurs amis: la crainte de trouver des Critiques, les fait travailler avec beaucoup plus de soin les ouvrages qu'ils destinent au Public, & c'est se rendre criminel envers eux que d'exposer au grand jour ce qu'ils n'ont fait que pour être vû dans le particulier.

Mon Frére s'est pourtant laissé vaincre, je lui ai fait sentir qu'un homme de son état devoit se dépoüiller de tout amour propre, & je lui ai promis en même tems que je ferois part au Public de sa répugnance à lui offrir un Ouvrage qui

qui ne lui paroît pas digne de lui. Il me permit donc de publier ſa Relation après que je lui eû donné parole que je n'y ajoûterois, ou n'en retrancherois aucune circonſtance. J'étois bien éloigné de penſer autrement; ainſi l'on peut compter que tout ce qu'on va lire eſt conforme à la plus exacte vérité.



VOYA-



VOYAGES ET NAUFRAGE DU R. P. CRESPEL.

****

Lettre prémière.

MON TRES CHER FRERE.

IL y avoit ſi long tems que vous me témoigniez avoir envie d'apprendre le détail du Voïage que j'ai fait en *Canada*, que craignant de vous donner lieu de ſupçonner mon amitié, ſi je continuois à me refuſer à votre deſir, j'ai chargé un de mes fréres de vous remettre une Relation de tout ce qui m'eſt arrivé. Vous me marquez l'avoir reçuë: & vous vous plaignez en même tems qu'elle eſt trop ſuc-

cinte, & que vous feriez bien aise de l'avoir plus détaillée. Je vous aime trop pour ne pas me faire un plaisir de vous contenter; mais je partagerai ma Relation en plusieurs Lettres; une seule seroit trop longue & vous ennuiëroit sans doute : l'esprit ne voit pas toujours comme le cœur. Je vous deviendrois peut-être à charge si je vous parlois trop long tems d'autres choses que de notre amitié.

Ne vous attendez pas à voir cette Relation soutenuë par l'élévation du stile, la force des expressions, & la variété des images; ces graces de l'esprit ne me sont point naturelles: d'ailleurs elles ne conviennent guéres qu'aux fictions. La vérité n'a pas besoin d'ornemens pour être goûtée de ceux qui l'aiment sincèrement, on a même de la peine à la reconnoître quand elle est offerte sous ces traits dont on a coutume de parer le faux pour lui donner quelque ressemblance avec elle.

Vous devez vous souvenir que sur la fin de l'année 1723. j'étois encore à *Avesnes* en *Haynaut*; je reçus alors de mes

mes Supérieurs la permiſſion de paſſer dans le *Nouveau-Monde*; il y avoit long tems que je la ſollicitois, & ç'auroit été me mortifier beaucoup que de me la refuſer.

Je partis donc le vingt-cinq Janvier de l'année 1724; je paſſai par *Cambrai* oû j'eûs le plaiſir de vous embraſſer, & lorsque je fus arrivé à *Paris* je pris une obédience du R. P. Julien Guesdron Provincial de *St. Denis* de qui dépendent les Miſſions de la *Nouvelle-France*.

Il ſeroit aſſez inutile de vous parler de *Paris*; Vous le connoiſſez mieux que moi, & vous ſçavez par expérience qu'il mérite de toutes les façons d'être la prémière ville du Monde.

J'en partis le prémier de May pour me rendre à *la Rochelle* où j'arrivai le dix-huit du même mois: Je n'y fis pas un long ſéjour, car après m'y être pourvû de ce qui qui m'étoit néceſſaire pour la traverſée, je m'embarquai ſur le vaiſſeau du Roi le *Chameau* commandé par Meſſieurs de Tylly & Meſchain Lieutenans de vaiſſeaux.

Le vingt-quatre Juillet, jour que

nous mîmes à la voile, fut marqué par la mort de Monſieur Robert qui alloit être Intendant en *Canada* : c'étoit un fort galant homme, & qui paroiſſoit avoir les qualités néceſſaires pour remplir dignement le poſte qui lui étoit confié.

Après deux mois & demi d'une navigation aſſez heureuſe, nous arrivâmes devant *Québec*. J'y reſtai juſqu'en 1726, & n'y remarquai rien de plus particulier que ce qu'en diſent les Voïageurs, & que vous pouvez voir dans leurs Relations.

Le dix-ſept Mars de l'année de mon départ de *Québec*, Monſieur de la Croix de St. Vallier Evêque de cette ville me conféra la Prêtriſe, & me donna peu de tems après une Miſſion ou Cure appellée *Forel* & ſituée au ſud *du Fleuve St. Laurent*, entre les villes de *Trois-Riviéres* & de *Monréal*.

On me tira de ma Cure où j'avois déja demeuré deux ans, pour me faire Aumônier d'un parti de quatre cens François que Monſieur le Marquis de Beauharnois avoit joint à huit ou neuf

cent

cens Sauvages de toute ſorte de Nations : Il y avoit ſurtout des *Iroquois*, des *Hurons*, des *Népiſſings*, & des *Outaoüacs*, auxquels Monſieur Péſet Prêtre, & le Pére de la Bertonnière Jéſuîte ſervoient d'Aumôniers. Ces Trouppes commandées par Monſieur de Lignerie avoient commiſſion d'aller détruire une Nation appellée *les Renards* dont la principale habitation eſt éloignée de *Monréal* d'environ quatre cens cinquante lieuës.

Nous partîmes le cinq Juin 1728, & montâmes près de cent cinquante lieuës la grande Riviére qui porte le nom des *Outaoüacs*, & qui eſt remplie de ſauts & de portages. Nous la quittâmes à *Mataoüan* pour prendre celle qui conduit au Lac *Népiſſing* ou *Mipiſſing*; ſon cours eſt de trente lieuës, & ſe trouve coupé de ſauts & de portages comme celle des *Outaoüacs*. De cette Riviére nous entrâmes dans le Lac dont la largeur eſt d'environ huit lieuës, & de ce Lac la *Riviére des François* nous conduiſit bien vitte dans le Lac *Huron* où elle ſe jette après avoir

parcouru plus de trente lieuës avec beaucoup de rapidité.

Comme il n'eſt pas poſſible que beaucoup de perſonnes aillent enſemble ſur ces petites Riviéres, on étoit convenû que ceux qui paſſeroient les prémiers attendroient les autres à l'entrée *du Lac Huron* dans un endroit nommé *la Prairie*, & qui eſt en effet une très belle Prairie. C'eſt là que j'ai vû pour la prémière fois des Serpens à ſonnettes dont la morſure eſt mortelle; lorſque j'aurai le plaiſir de vous voir, je vous parlerai plus particulièrement de ces animaux, il ſuffit à préſent de vous dire qu'aucun des Nôtres n'en fut incommodé.

Le vingt-ſix Juillet, nous fûmes tous réunis, je célébrai la Meſſe que j'avois différée juſqu'à ce tems, & le lendemain nous partîmes pour nous rendre à *Michillima* ou *Miſſillima Kinac* qui eſt un Poſte ſitué entre *les Lac Huron* & *Méchigan*. Quoique nous euſſions cent lieuës à faire, le Vent nous fut ſi favorable, que nous arrivâmes en

en moins de six jours. On y resta quelque tems pour raccommoder ce qui avoit été endommagé dans les portages & dans les sauts, j'y bénis deux drapeaux, & y enterrai quelques Soldats que la fatigue ou la maladie nous avoit enlevés.

Le dix-Août, nous partîmes de *Michillima-Kinac* & fûmes dans le Lac *Méchigan*. Le Vent qui nous y retint deux jours donna le tems à nos Sauvages d'aller à la chasse, ils en rapportérent de l'*Orignac* & du *Caribouc*, & furent assez honnêtes pour nous en offrir une partie. Nous fîmes d'abord quelques façons, mais ils nous forcérent d'accepter leur Présent, & nous dîrent que puisque nous avions partagé avec eux les fatigues de la route, il étoit juste qu'ils partageassent avec nous les soulagemens qu'ils y avoient trouvés, & qu'ils croiroient n'être point hommes s'ils en usoient autrement envers les autres hommes. Ce discours qu'un des Nôtres me rendit en françois me toucha sensiblement. Quelle humanité dans des Sauvages!

& combien ne ſe trouve-t'il pas d'hommes en *Europe* aux quels le titre de barbares conviendroit beaucoup mieux qu'aux Habitans de l'*Amérique*

La générosité de nos Sauvages leur mérita une vive réconnoiſſance de notre part ; il y avoit déja du tems que n'aïant point trouvé d'endroits propres à la chaſſe, nous avions été contraints de ne manger que du Lard : ce qu'ils nous donnérent d'*Orignac* & de *Cariboue* remédia au degoût que nous commencions d'avoir pour notre nourriture ordinaire.

Le quatorze du même mois, nous continuâmes notre route jusqu'au *Détour de Chicagou*, & de là en faiſant la traverſe du *Cap à la Mort* qui eſt de cinq lieuës, nous reçûmes un coup de vent qui pouſſa contre la Côte pluſieurs Canots qui ne pûrent doubler une Pointe pour ſe mettre à l'abri : ils furent briſés dans ce choc, & l'on fut obligé de diſperſer dans les autres les hommes qui par le plus grand bonheur du monde avoient tous échappés au danger.

Le

Le lendemain, nous traversâmes aux *Folles Avoiſnes* afin d'en inviter les Habitans à venir s'oppoſer à notre deſcente; ils donnérent dans le panneau, & furent entiérement défaits.

Nous allâmes camper le jour ſuivant à l'entrée d'une Riviére nommée *la Gasparde*, nos Sauvages entrérent dans le Bois, & en rapportérent pluſieurs Chevreüils; cette eſpéce de gibier eſt fort commune en cet endroit, auſſi en fîmes-nous notre proviſion pour quelques jours.

Le dix-ſept vers midi, nous fîmes halte jusqu'au ſoir, afin de n'arriver que la nuit au *Poſte de la Baye.* Nous voulions ſurprendre les Ennemis que nous ſçavions être chez les *Sequis* leurs Alliés dont le Village eſt auprès du *Fort St. François.* Nous nous mîmes en route dans l'obſcurité, & arrivâmes à minuit à l'entrée de *la Riviére des Renards* où eſt bâti notre Fort. Auſſitôt que nous y fûmes, Monſieur de Lignerie envoïa quelques François au Commandant pour ſçavoir s'il y avoit en effet des Ennemis dans le vil-

lage des *Saquis*, & aïant appris qu'il devoit y avoir, il fit paſſer de l'autre cotté de la Riviére tous les Sauvages avec un détachement de François pour environner l'Habitation, & ordonna que le reſte de nos Trouppes y entrât. Quelques précautions que l'on eût priſes pour cacher notre arrivée, les Ennemis en eurent connoiſſance, & tous ſe ſauvérent à l'exception de quatre dont on fit préſent à nos Sauvages, les quels après s'en être bien divertis, les tuérent à coups de fléches.

Je fus avec peine témoin de cet horrible ſpectacle, & je ne pouvois accorder avec la façon dont nos Sauvages m'avoient parû penſer quelques jours auparavant, le plaiſir qu'ils prenoient à faire ſouffrir ces malheureux en les faiſant paſſer par l'horreur de trente morts avant de leur ôter la vie; J'aurois bien voulu leur demander s'ils n'appercevoient pas comme moi cette oppoſition de ſentimens, & leur repréſenter ce que je voïois de condamnable dans leur procédé, mais ceux des Nôtres qui pouvoient me ſervir d'Interprêtes

eto-

étoient de l'autre cotté de la Riviére; & je fus obligé de remettre à une autre fois à satisfaire ma curiosité.

Après ce petit coup de main, nous montâmes *la Riviére des Renards* qui est toute pleine de Rapides, & dont le cours est d'environ trente cinq à quarante lieuës. Les vingt-quatre Août, nous arrivâmes au Village des *Puants*, bien disposés à détruire ce que nous y trouverions d'Habitans, mais leur fuite avoit prévenu notre arrivée, & nous ne pûmes que brûler leurs cabanes & ravager leur bled d'Inde qui leur sert de nourriture principale.

Nous traversâmes ensuite *le petit Lac des Renards* au bout duquel nous campâmes, & le lendemain jour de St. Louis, nous entrâmes après la Messe, dans une petite Riviére qui nous conduisit dans une espéce de Marais sur le bord duquel est située la grande Habitation de ceux que nous cherchions. Leurs Alliés les *Saquis* les avoient sans doute avertis de notre approche; ils ne jugérent pas à propos de nous attendre, & nous ne trouvâmes dans leur Village

ge que quelques Femmes que nos Sauvages firent esclaves, & un Vieillard qu'ils brûlérent à petit feu sans paroître avoir aucune répugnance à commettre une action aussi barbare.

Cette cruauté me parut beaucoup plus marquée que celle qu'ils avoient exercée contre les quatre Sauvages que l'on avoit pris dans le Village des *Saquis*. Je saisis cette occasion & cette circonstance pour satisfaire la curiosité dont je vous parlois il y a un moment. Il y avoit un de nos François qui sçavoit la langue Iroquoise, je le priai de dire aux Sauvages que j'étois surpris de les voir faire souffrir avec tant de plaisir un pareil supplice à ce malheureux Viellard, que le droit de la guerre ne s'étendoit pas jusques-là, & qu'il me sembloit qu'une telle barbarie démentoit les principes dans lesquels ils m'avoient parus être à l'égard de tous les Hommes. Un *Iroquois* prit la parole, & dit pour justifier ses Camarades; que quand ils tomboient entre les mains des *Renards* & des *Saquis*, ils en recevoient des traitements encore plus cruels, & que c'étoit

toit la coutume parmi eux de traiter leurs Ennemis comme ils en ſeroient traités s'ils étoient vaincus.

J'aurois fort ſouhaité ſçavoir la langue du Sauvage qui avoit parlé pour lui montrer moi-même ce qu'il y avoit de défectueux & de condamnable dans ſa réponſe, mais il fallut me contenter de lui faire repréſenter que la Nature, & particuliérement la Religion exigeoient que nous fuſſions humains les uns envers les autres; que la modération devoit nous conduire en tout; que le pardon & l'oubli des maux que l'on nous fait eſt une vertu dont la pratique nous eſt expreſſément ordonnée par le ciel; que je concevois bien qu'ils ne devoient point épargner les *Renards* & les *Saquis*, mais qu'ils ne falloit leur ôter la vie que comme à des Rebelles, & à des Ennemis de l'Etat, & non pas comme à leurs Ennemis particuliers; que leur vengeance étoit criminelle; que deſcendre à des excès ſemblables à ceux dans lesquels ils étoient tombés envers les cinq hommes dont ils avoient inhumainement prolongé la vie pour les faire mourir dans

les

les tourmens les plus cruels, c'étoit en quelque ſorte juſtifier la barbarie qu'ils leur reprochoient; que le droit de la guerre permettoit ſimpliment d'ôter la vie à ſon Ennemi, & non pas de s'enyvrer, pour ainſi dire, de ſon ſang, & de le plonger dans le deſespoir en le faiſant mourir par une autre voïe que celle des armes, & dans un autre lieu que celui du combat; Enfin que c'étoit à eux à donner aux *Siquis* & aux *Renards* l'exemple de cette modération qui eſt le partage de bons cœurs, & qui fait admirer, & aimer le Religion chrétienne, & conſéquemment ceux qui la profeſſent.

Je ne ſçais ſi mon Interprête ne rendit pas bien tout ce que je venois de dire, mais le Sauvage ne voulut jamais convenir qu'il étoit parti d'un faux principe. J'allois encore lui faire dire quelques raiſons,lorsqu'on donna ordre de paſſer jusqu'au dernier Fort des Ennemis. Ce Poſte eſt ſitué ſur le bord d'une petite Riviére qui ſe joint à une autre que l'on nomme *Oüiſconcin* & qui ſe jette à trente lieuës de là dans le *Miſſiſipi.*

Nous n'y trouvâmes perſonne, & comme nous n'avions pas ordre d'aller plus loin, nous emploïâmes quelques jours à ruiner entiérement la campagne pour oter à l'Ennemi le moïen d'y ſubſiſter. Ce Païs eſt aſſez beau, la terre y eſt fertile, le gibier commun & de très bon goût, les nuits y ſont fort froides, & les jours extrêmement chauds; Je vous parlerai dans ma ſeconde Lettre de mon retour à *Monréal* & de ce qui m'eſt arrivé jusqu'à mon embarquement pour la France; Je veux auparavant recevoir de vos nouvelles, & ſçavoir ſi vous trouvez celle-cy aſſéz détaillée: Votre Réponſe me décidera pour la ſuite de ma Relation, & je n'oubliërai rien pour vous donner des preuves de la tendre amitié avec laquelle je ſuis

MON CHER FRERE

Votre très affectionné Frére
EMMANUEL CRESPEL,
Récolet.

De Paderborn le 10. Janvrier
1742.



VOYAGES ET NAUFRAGE DU R.P. CRESPEL.

****

Lettre ſeconde.

MON TRES CHER FRERE.

RIen ne pouvoit flatter davantage mon amour propre que votre Réponſe. Ma prémiére Lettre, dites-vous, a ſatisfait pluſieurs Perſonnes d'eſprit aux quelles vous l'avez communiquée, & excité leur curioſité à tel point, quelles ſont dans une impatience extrême de voir la ſuite de mes Voïages. Ce déſir dont je ſens tout l'avantage pourroit me nuire, ſi je tardois à le contenter. Les choſes trop long-tems attenduës perdent de leur

leur prix, & perſonne ne doit plus que moi craindre de tomber dans cet inconvenient.

Après l'expédition dont je vous ai parlé, ſi toutes-fois on peut appeller de ce nom une démarche abſolument inutile, nous reprîmes la route de *Monréal* dont nous étions éloignés d'environ quatre cens cinquante lieuës. En paſſant nous brûlâmes *le Fort de la Baye*, parce qu'étant trop voiſin des Ennemis, il n'auroit pas été une retraite ſûre aux François que l'on y auroit laiſſés pour le garder. Les *Renards* animés par les ravages que nous avions faits ſur leurs terres, & perſuadés que nous ne viendrions pas une ſeconde fois dans leur Païs dans l'incertitude d'y trouver des habitans, auroient pû obliger nos Trouppes à ſe renfermer dans le Fort, les y auroient attaqué & peut-être vaincû. Lorsque nous fûmes à *Michillima-Kinac*, le Commandant donna carte-blanche à tout le monde. Il nous reſtoit encore trois cens lieuës à faire, & le vivre nous auroit infailliblement manqué, ſi nous

 n'a-

n'avions pas fait nos efforts pour arriver promptement. Les vents nous favoriſérent dans le paſſage du *Lac Huron*, mais nous eûmes des pluyës presques continuelles en remontant la *Riviére des François*, en traverſant *le Lac Népiſſing*, & ſur *la petite Riviére de Mataoüan:* elles ceſſérent lorsque nous entrâmes dans *le Fleuve des Outaoüacs.* Je ne puis vous exprimer avec quelle viteſſe nous deſcendîmes cette grande Riviére : l'imagination ſeule peut en prendre une juſte idée. Comme j'étois avec des gens que l'expérience avoit rendus habiles à ſauter les Rapides, je ne fus pas des derniers à *Monrèal*; j'y arrivai le vingt-huit Septembre & n'en ſortis qu'au Printems pour obéïr à l'ordre qui me fut donné de deſcendre à *Québec.*

Je ne fus pas plutôt arrivé dans cette Ville, que notre Commiſſaire me deſtina pour le poſte de *Niagara* qui eſt un nouvel Etabliſſement avec une Forterеſſe ſituée à l'entrée d'une belle Riviére qui porte le même nom, & qui eſt formée par la fameuſe Chûte

de

de *Niagara* au Sud du *Lac Ontario* & à ſix lieuës de notre Fort.

Je repris donc la route de *Monréal*, & de là je paſſai à *Frontenac*, ou *Catarakoüy* qui eſt un Fort bâti a l'entrée du Lac *Ontario*. Quoiqu'il ne ſoit éloigné de *Monréal* que de quatre-vingts lieuës, nous fûmes quinze jours à nous y rendre à cauſe des Rapides qu'il faut monter. Nous y attendîmes quelque tems que les vents nous devinſſent favorables, car ou y quitte le Canots pour prendre un Bâtiment que le Roi a fait conſtruire exprès pour le transport de *Niagara*. Ce Bâtiment qui eſt d'environ quatre-vingts tonneaux de port eſt fort léger, & fait quelquefois ce trajet qui eſt de ſoixante & dix lieuës en moins de trente-ſix heures. Le Lac eſt fort ſain, ſans écueils & très profond ; j'ay jetté dans le milieu près de cent braſſes de lignes ſans pouvoir en trouver le fond ; ſa largeur peut être d'environ trente lieuës, & ſa longuer de quatre-vingts-dix.

Nous mîmes à la voile le vingt-deux Juillet, & nous arrivâmes à no-

tre poſte le vingt-ſept matin. Je trouvai l'endroit fort agréable, la chaſſe, & la peſche y produiſent beaucoup, les bois y ſont de toute beauté & remplis ſur tout de Noïers, de Chataigniers, de Chênes, d'Ormes, & de Hérables comme il ne s'en trouve point en Frânce.

La Fiévre traverſa bientôt les plaiſirs que nous goûtions à *Niagara*, & nous incommoda juſqu'à l'entrée de l'Automne qui diſſipa le mauvais air. Nous paſsâmes l'Hiver aſſez tranquillement, je pourrois même dire aſſez agréablement, ſi le Vaiſſeau qui devoit nous apporter nos rafraichiſſemens n'eût pas été contraint, après avoir eſſuïé une horrible Tempête ſur le Lac, de relâcher à *Frontenac* & ne nous eût mis par là dans la néceſſité de ne boire que de l'eau.

Comme la ſaiſon étoit avancée, il n'oſa remettre à la voile, & nous ne reçûmes nos proviſions que le prémier jour de May.

Depuis la St. Martin, le manque de vin m'avoit empêché de célébrer

la

la Messe; aussitôt que le Bâtiment fut arrivé, je fis faire la Pâque à toute la Garnison, & je partis pour le *Détroit* à la sollicitation d'un Religieux de mon Ordre qui y étoit Missionnaire. Il y a cent lieuës de *Niagara* à ce poste qui est situé à six lieuës de l'entrée d'une fort belle Riviére, environ quinze lieuës endeça du fond *du Lac Erie*.

Ce Lac qui peut avoir cent lieuës de long & trente de large est fort plat, & par conséquent mauvais quand il vente; vers le Nord au dessus de la *grande Pointe d'Ecorres*, il est bordé de sables fort hauts, desorte que si l'on étoit pris de vent dans les endroits où il n'y a point de débarquement, ce qui ne se trouve que toutes les trois lieuës, l'expérience a fait voir qu'il faudroit nécessairement périr.

J'arrivai au *Détroit* le dix-septiéme jour depuis mon départ; le Religieux que j'allois visiter me reçut d'une maniére qui caractérisoit à merveille le plaisir que nous sentons ordinairement lorsque nous trouvons un de nos Compatriotes dans un Païs éloigné; Ajoû-

tez à cela que nous étions du même Ordre, & que le même motif nous avoit éloignés de notre Patrie. Je lui étois donc cher par plus d'un endroit, aussi n'oublia-t'-il rien pour me marquer combien il étoit sensible à ma visite. C'étoit un homme un peu plus agé que moi & très recommendable par les succès qu'avoient eû ses travaux Apostoliques. Sa maison étoit agréable & commode, c'étoit pour ainsi dire son ouvrage & le séjour de la vertu.

Il partageoit le tems qui n'étoit pas rempli par les devoirs de sa charge entre l'étude & les occupations de la campagne; il avoit quelques livres, & le choix qu'il en avoit fait donnoit une idée de la pureté de ses mœurs & de l'étenduë de ses connoissances. La langue du Païs lui étoit assez familière, & la facilité avec la quelle il la parloit le rendoit cher à plusieurs Sauvages qui lui communiquoient leurs réflexions sur toute de sujets, & principalement sur la Religion. L'affabilité attire de la confiance, & personne

ne n'en méritoit plus que ce Religieux.

Il avoit pouſſé la complaiſance envers quelques Habitans du *Détroit*, juſqu'à leur apprendre la langue Françoiſe. Parmi ceux là j'en ai vû pluſieurs dont le ſens droit, & le jugement ſolide & profond auroient fait des hommes admirables, même en France, ſi leur éſprit avoit été cultivé par l'étude. Pendant tout le tems que je reſtai chez ce Religieux, je trouvois tous les jours de nouvelles raiſons d'envier un ſort pareil au ſien. En un mot il étoit heureux à la façons dont les hommes doivent l'être pour ne point rougir de leur bonheur.

Après avoir fait au *Détroit* ce qui m'y avoit attiré, je repris le chemin de *Niagara* où je reſtai encore deux ans; j'appris pendant ce tems aſſèz de la Langue des *Iroquois* & des *Outaoüacs* pour m'entretenir avec eux. Cette étude me procura d'abord le plaiſir de lier converſation avec quelques Sauvages lorſque j'allois me promener aux environs de mon Poſte; dans la ſuite

vous verrez qu'elle me fut d'une grande utilité, & qu'elle me ſauva la vie.

Lorſque mes trois ans de réſidence à *Niagara* furent expirés, on me fit relever, c'eſt la coutume; & je fut paſſer l'Hiver au Couvent de *Quebec*.

Ce fut pour moi une grande fatisfaction de paſſer là cette ſaiſon rigoureuſe; ſi l'on n'y a point de ſuperflus, du moins n'y manque-t-on pas du néceſſaire, & ce qui n'eſt pas le plus petit agrément, on y reçoit des nouvelles de ſa Patrie, & on y trouve de gens avec qui l'on peut s'en entretenir.

L'Aumônier du Fort *Frontenac* ou *Catarakoüy* tomba malade au commencement du Printems, & notre Commiſſaire me deſtina pour aller occuper ſa place. Je vous ai déja parlé de la ſituation de ce poſte; on y vit agréablement, & le gibier ſe trouve en abondance dans les Marais dont *Frontenac* eſt environné.

Je n'y reſtaî que deux ans; on me rappella à *Monréal*, & quelque tems après on m'envoïa à *la Pointe de la Chevelure* dans *le Lac Champelain*. Il ne ſera pas

pas ſans doute inutile de vous apprendre pourquoi cette Pointe porte le nom de *Chevelure* : lorſque dans leurs courſes les Sauvages tuent quelqu'un, ils ont la coutume de lui enlever la chevelure qu'ils apportent au bout d'une perche pour prouver qu'ils ont défait leur Ennemi. Cette cérémonie, ou ſi vous voulez cette coutume commença ſur cette Pointe, après une eſpèce de combat où beaucoup de Sauvages fûrent dépoüillés de leur chevelure qui donna le nom au lieu où ſe livra la bataille.

Le Lac Champelain peut avoir cinquante-cinq lieuës de long; il eſt ſemé de pluſieurs Isles trés agréables, & ſon eau qui eſt très bonne le rend extrêmement poiſſoneux. Le fort que nous avons dans cet endroit porte le nom *de St. Frédêric*; ſa ſituation eſt avantageuſe, car il eſt bâti ſur une Pointe aſſez élevée, & diſtante d'environ quinze lieuës du fond du Lac vers le Nord; il ſert de clef à la Colonie de ce côté là, c'eſt à dire du côté des Anglois qui n'en ſont éloignés que de vingt ou trente lieuës.

J'y arrivai le dix-ſept Nov. 1735.

La faiſon qui commençoit à être rigoureuſe multiplia les fatigues de notre route; c'eſt une des plus peinibles que j'aïe faite dans le *Canada*, ſi toute-fois j'en excepte mon Naufrage; vous ſerez le maître d'en juger.

Le jour de mon départ de *Chambly* Poſte éloigné de *St. Frédérich* d'environ quarante lieuës, nous fûmes obligés de coucher dehors, & pendans la nuit il nous tomba près d'un pied de neige, L'Hiver continua comme il avoit commencé, & quoique nous fuiſſions logés, nous ne ſouffrîmes pas moins que ſi nous avions été en pleine campagne. Le bâtiment où l'on nous avoit mis n'etoit pas encore achevé, nous n'y étions que médiocremens à couvert de la pluye, & les murailles qui avoient douze pieds d'épaiſſeur, n'étant achevées que depuis peu de jours, ajoutérent encore aux incommodités que nous recevions de la neige & de la pluye. Beaucoup de nos Soldats fûrent attaqués du ſcorbut, & nous fûmes tous tellement incommodés des yeux que nous craignions de perdre la vûë, ſans reſ-

ressource. Nous n'étions pas mieux nourris que logés; à peine trouve-t-on aux environs de ce poste quelques perdrix, & pour y manger du chevreüil, il faut aller le chercher jusqu'au *Lac du St. Sacrement* qui en est éloigné de sept ou huit lieuës.

On vint achever notre bâtiment dès que la saison pût le permettre, mais nous aimâmes mieux camper pendant l'Eté que d'y rester plus long tems; nous ne fûmes pourtant pas plus à notre aise, car la fiévre nous surprit tous, & pas un de nous ne put joüir des agrémens de la campagne.

Cet état, je l'avouë, commençoit à m'être à charge, lorsque vers le mois d'Août, je reçus de mon Provincial une Obédience pour retourner en France. Le Religieux que notre Commissaire envoïa pour me relever étoit de notre Province, & se nommoit Pierre Verquaillé; il arriva le vingt & un de Septembre 1736. à *St. Frédéric*, & j'en partis le même jour à quatre ou cinq heures du soir.

Le lendemain, nous eûmes un vent favo-

favorable qui nous pouſſa jousqu'à *la Pointe-au-Fer* éloignée de *Chambly* d'environ huit lieuës.

Le vingt-trois nous pensâmes périr en ſautant *le Rapide de Ste. Théréſe*; ce fut là le dernier danger que je courrus juſqu'à mon arrivée à *Québec* où je comptois m'embarquer inceſſament pour la France.

Voilà, mon cher Frére, le récit abrégé des Courſes que j'ai faites dans une partie de la *Nouvelle-France*. Ceux qui ont voïagé dans ce Païs, peuvent voir que je connois le terrain, c'eſt à quoi je me ſuis plus particulièrement attaché. Les Relations de quantité de Voïageurs vous apprendront mille choſes que je n'aurois fait que répéter après eux; en vous écrivant mes Voïages, mon deſſein a été de ne vous détailler que le Naufrage que j'ai fait en revenant en France; les circonſtances qui l'ont accompagné ſont tout à fait intèreſſantes: préparez votre cœur à l'attendriſſement & à la triſteſſe; tout ce qui me reſte à vous écrire n'excitera votre curioſité qu'en augmentant votre compaſ-
ſion;

ſion ; ne rougiſſez point de vous y livrer entièrement, mon cher Frére, les bons cœurs ſont ordinairement ſenſibles aux malheurs des autres : Qui ne s'attendrit point ſur les maux de ſes Fréres, porte, pour ainſi dire, un caractère de réprobation qui le ſépare avec juſtice de l'humaine Société.

Je vous écrirai dans quelques ſemaines ; ne faites point de réponſe à celle-ci : comme je dois aller à quelques lieuës de cette Ville, votre Lettre pourroit bien ne m'être pas renduë, & je ne veux pas riſquer de la perdre.

Ne vous impatientez point a attendre ma troiſième, j'en écrirai tous les jours quelques pages, comptez ſur ma parole & croïez que je ſerai toute ma vie

MON CHER FRERE

Votre très affectionné Frére

EMMANUEL CRESPEL,

Récolet.

De Paderborn le 30. Janvrier 1742.



VOYAGES
ET
NAUFRAGE
DU R. P. CRESPEL.

****

Lettre troiſième.

MON TRES CHER FRERE.

IL n'y a pas quinze jours que je vous envoïai ma ſeconde Lettre; vous devez voir par ma diligence à vous écrire la troiſième, que je ne veux point vous faire trop attendre la ſuite de ma Relation. Si j'étois maître de tout mon tems, mes Lettres ſeroient plus longues & plus fréquentes; mais il faut préférer ſon devoir à toute autre choſe, & je ne puis vous donner que les heures qui ne ſont pas remplies par les devoirs indiſpenſables de mon état.

Je

Je demeurai quelque tems à *Québec* pour attendre une occasion de retourner en France, il s'en présenta deux ne même tems: la prémière étoit celle du Vaisseau du Roi *le Hèros*, & dont je ne profitai point; l'autre me fut offerte par le Sr. de Fréneuse Canadien, issu de la noble Famille des d'Amours: la liaison qui étoit entre nous me fit accepter son offre avec plaisir, & je ne pus me refuser à la priére qu'il m'avoit faite de lui servir d'Aumônier. C'étoit un très-galant homme qu'une expérience de quarante-six avoit rendu très-habile dans la navigation; & Messieurs Pacaud Trésoriers de France & Armateurs à *la Rochelle*, n'avoient pas crû pouvoir confier leur Navire appellé *la Renommée* en de meilleurs mains. Ce Bâtiment étoit neuf, bon voilier, commode, chargé de trois cens tonneaux, & armé de quatorze pièces de canons.

Plusieurs Messieurs demandérent pour leur sureté & leur agrément à passer avec nous, de sorte que nous étions cinquante-quatre hommes sur ce Vaisseau. Nous

Nous levâmes l'ancre & mîmes à la voile le trois de Novembre avec plusieurs autres Navires, & moüillâmes tous ensemble au *Trou St.-Pattrice* â trois lieuës de *Québec.*

Le lendemain, nous fimes la traverse, c'est à dire que nous traversâmes du Sud au Nord *le Fleuve St. Laurent*; nous arrivâmes le même jour au bout de l'*Isle d'Orleans* distante de *Québec* d'environ neuf lieuës, & nous jettâmes l'ancre au *Cap Maillard.*

Le cinq, nous appareillâmes pour passer le *Gouffre*, mais il nous fut impossible d'en venir à bout ce jour-là, & nous nous vîmes contraints de retourner à l'endroit d'où nous étions partis pour eviter d'etre entraînés par le courant qui attire de fort loin à cet endroit.

Nous fûmes plus heureux le lendemain, car nous passâmes ce Gouffre sans danger, avec le Sr. Veillon qui commandoit un Brigantin pour la *Martinique*, & qui comme nous n'avoit pû le passer la veille.

Les

Les Navires avec leſquels nous avions mis à la voile l'avoient paſſé dès la prémière fois, ainſi nous nous trouvâmes ſans compagnie & jettâmes l'ancre à *la Prairie* proche l'*Isle aux Coudres.*

Le ſept, nous continuâmes notre route juſqu'à l'*Isle aux Liévres*, & delà juſqu'à *Mathan* où il s'éleva un petit vent de Nord dont notre Capitaine, qui en connoiſſoit la malignité ſurtout dans la ſaiſon où nous étions, nous avoüa qu'il y avoit tout à craindre. Il jugea donc à propos de relâcher pour trouver un moüillage, c'eſt à dire un endroit propre à nous ſervir d'abri contre la Tempête qui nous menaçoit. Peu de tems après, les vents nous obligérent à virer de bord, & le lendemain onze du mois vers huit heures du ſoir, ils ſe jettérent au Nord-Nord-Eſt, au Nord-Eſt, à l'Eſt-Nord-Eſt, à l'Eſt, enfin juſqu'au Sud-Sud-Eſt où ils dominérent près de deux jours. Pendant tout ce tems nous louvoïâmes le long de l'*Isle Anticoſti*, les Ris pris dans nos huniers; mais dès que les vents eurent ſauté au Sud-Sud-

Oueſt, nous gouvernâmes ſur le compas au Sud-Eſt-quart d'Eſt, & au Sud-Eſt juſqu'au quatorze matin. Ce jour-là nous tâchâmes de faire côte, mais nous échoüâmes à un quart de lieuë de terre, ſur la pointe d'une batture de roches plattes éloignée d'environ huit lieuës de la pointe méridionale de l'*Isle Anticoſti*.

Les coups de talon que notre Navire donnoit étoient ſi fréquens, que nous craignions à chaque minute de la voir ouvrir ſous nos pieds. Il falloit que le tems fût bien mauvais & que les Matelots deſeſperaſſent beaucoup de notre ſalut, puiſqu'aucun d'eux ne voulut travailler à ſerrer notre mâture & les voiles, quoique la fatigue qu'ils cauſoient au Bâtiment en pût avancer notre perte. L'eau entroit avec abondance; la crainte avoit ôté la préſence d'eſprit à plus de la moitié de nos gens; & le dèſordre général ſembloit nous annoncer notre mort.

Sans notre Canonier, notre ſituation ſeroit devenuë bien plus affreuſe; il courrut à la ſoûte au biſcuit, & quoi-

quoique l'eau y fut déja, il en jette pourtant une partie en Entre-Pont; il pensa aussi que quelques fusils, un baril de poudre, & une caisse de gargousses nous deviendroient nécessaires en cas que nous échapassions au danger, c'est pourquoi il fit transporter tout cela dans les hauts; sa précaution ne fut pas inutile, & sans les efféts qu'elle produisit, je n'aurois pas, mon cher Frére, la consolation de vous écrire. La Mer étoit aussi forte que le vent, ni l'une ni l'autre ne diminuoient, les vagues avoient emporté notre gouvernail; & nous fûmes obligés de couper notre mât d'artimon pour le jetter à Babord; nous mîmes ensuite notre Canot à la Mer, en prenant toutes fois la précaution de le passer en avant de peur qu'il ne fût poussé & brisé contre le Navire; la vuë de la mort, & l'espérance de la retarder donna du courage à tout le monde, & quoique nous fussions sûrs d'être malheureux dans cette Isle inhabitée, du moins pendant plusieurs mois, chacun de nous croïoit gagner

beaucoup en s'expoſant à tout ſouffrir pour ſe conſerver à la vie.

Après avoir mis notre Canot à la Mer, nous ſuſpendîmes la Chaloupe aux palans, afin d'embarquer plus aiſément tout ce que nous avions, & gagner bien vîte le large pour nous garantir de la Mer qui nous auroit peut-être pouſſé contre le Vaiſſeau, ſi nous ne nous en étions pas éloignés promptement. Mais c'eſt en vain que les hommes s'appuïent ſur leur prudence; lorſque Dieu veut apéſentir ſa main ſur eux, toutes leurs précautions ſont inutiles.

Nous entrâmes dans la Chaloupe au nombre de vingt perſonnes, & dans l'inſtant la boucle du palan de devant manqua; jugez de notre état: la Chaloupe reſta ſuſpenduë par derrière, & de ceux qui étoient dedans pluſieurs tombérent dans la Mer, d'autres reſtérent attachés aux barres, & quelques uns par le moïen des cordages qui pendoient le long du Navire remontérent dans le Bord.

Le Capitaine voïant ce desastre fit couper ou filer le palan de derrière, & la Chaloupe étant revenuë à sa tonture, je me rejettai dedans pour sauver Mr. Lévêque, & Dufresnois qui étoient prêts d'être noïés. Pendant ce tems la Mer maltraita si fort notre Chaloupe, que l'eau y entroit de tous côtés. Point de gouvernail, point de force, un vent affreux, une pluye continuelle, une Mer en fureur, & dans son reflus; que pouvions nous espérer qu'une fin prochaine? Nous fîmes pourtant nos efforts pour gagner le large; une partie jettoit l'eau, un aviron nous servoit de gouvernail, tous nous manquoit ou nous étoit contraire, & pour comble de malheur deux vagues qui nous couvrîrent nous donnérent de l'eau jusqu'au genoux; une troisième auroit infailliblement fait fondre notre Chaloupe sous nos pieds; nos forces diminüoient à mesure qu'elles nous devenoient plus nécessaires, nous avancions fort peu, & nous craignions avec raison que notre Chaloupe ne fût pleine d'eau avant

que nous pûssions toucher terre : La pluye nous empêchoit de distinguer les endroits propres à un débarquement, tout ce que nous voïons nous paroissoit fort escarpé, ou plutôt nous nous ne voïons que la mort.

Je crus qu'il étoit tems d'exhorter tout le monde à se mettre par un acte de contrition en état de paroître devant Dieu ; j'avois jusques là différé de le faire pour ne point augmenter l'épouvante, ou diminuer le courage ; mais il n'y avoit plus à reculer, & je ne voulois pas avoir à me reprocher de ne m'être pas acquitté de mon devoir. Chacun fit sa priére, & après le *Confitéor* je donnai l'Absolution générale. C'étoit un spectacle bien touchant que tous ces hommes qui travailloient à jetter l'eau & à ramer dans le tems qu'ils prioient le Seigneur d'avoir pitié d'eux, & de leur pardonner les fautes qui pouvoient les rendre indignes de participer à sa gloire ; enfin ils étoient disposés à la mort & l'attendoient sans murmurer. Pour moi je recommandai mon ame à Dieu, je récitai

citai le *Miserere* à voix haute, tout le monde le répétoit après moi, je ne voïois plus d'espérance, la Chaloupe étoit prète à couler à fond, & je m'étois déja couvert la tête de mon manteau pour ne point voir l'instant de notre perte, lorsqu'un tourbillon de vent nous poussa brusquement à terre.

Vous pouvez vous imaginer avec quel empressement nous sortîmes de la Chaloupe; mais nous ne fûmes pas d'abord à labri du danger: plusieurs vagues nous couvrîrent à différentes reprises, quelques unes nous abbatîrent, & peu s'en fallut qu'elles ne nous emportassent dans la haute Mer, nous résistâmes pourtant à leur violence, & nous en fûmes quittes pour avaler beaucoup d'eau & de sable.

Dans ce desordre quelqu'un eut la présence désprit de prendre l'amarre ou cordage qui étoit attaché à la Chaloupe afin de la retenir; nous étions perdus sans cette précaution, comme vous le verrez dans ma quatrième Lettre, & peut-être mème sur la fin de celle-ci.

 No-

Notre prémier ſoin fut de remercier Dieu de nous avoir délivrés d'un ſi grand danger, & en effet ſans un ſecours particulier de la Providence, il étoit impoſſible que nous évitaſſions la mort. Nous étions ſur une petite pointe de ſable ſéparée du gros de l'Isle par une Riviére qui ſort d'une Bayë un peu au deſſus de l'endroit où nous nous trouvions. Ce fut avec une peine extrême que nous traverſâmes cette Riviére; ſa profondeur nous expoſa à périr une troiſième fois. La Mer qui commençoit à ſe retirer nous permit enfin d'aller prendre ce que nous avions dans la Chaloupe, & de l'apporter dans l'Isle, ce fut pour nous une nouvelle fatigue, mais il n'y avoit pas à différer. Nous étions moüillés jusqu'aux os, tout ce que nous avions l'étoit auſſi, comment en cet état pouvoir faire du feu? nous en vînmes pourtant à bout après un tems conſidérable, il nous étoit plus nèceſſaire que tout autre ſecours, & quoiqu'il y eût déja du tems que nous n'avions pris aucune nourriture, & que la

faim

faim dût nous preſſer; nous ne pensâmes à ſatisfaire ce beſoin qu'après que nous nous fûmes un peu réchaufés.

Vers trois heures après midi le Canot vint à terre, avec ſix hommes ſeulement; la Mer étoit ſi groſſe, qu'il n'étoit pas poſſible que plus de perſonnes s'y expoſaſſent. Nous allâmes au devant, & prîmes toutes les précautions néceſſaires pour le tirer à nous ſans l'endommager: c'étoit notre unique reſſource; ſans ce Canot, nous n'aurions jamais pû aller chercher dans le Navire les Vivres que le Canonier avoit ſauvés, ni ramener le dix-ſept hommes qui étoient encore dans le Bord.

Perſonne n'oſa pourtant entreprendre d'y aller ce jour là. Nous paſsâmes la nuit bien triſtement. Le feu que nous avions fait n'avoit encore pû nous ſécher, & nous n'avions rien qui pût nous ſervir de couverture dans une ſaiſon ſi rigoureuſe. Le vent nous paroiſſoit augmenter, & quoique le Navire fut fort, neuf, & bien lié, nous croïons avoir lieu de craindre

qu'il ne pût tenir juſqu'au lendemain ſans ſe briſer & que ceux qui y étoient ne périſſent miſérablement. Vers minuit les vents diminuérent, la Mer s'adoucit, & dès la pointe du jour, voïant le Navire dans le même état où nous l'avions laiſſé, pluſieurs Matelots y allérent dans le Canot, il y trouvérent tous nos gens en bonne ſanté, & qui avoient paſſé la nuit beaucoup plus à leur aiſe que nous, puisqu'ils avoient eu de quoi boire & manger, & qu'ils étoient à couvert. On mit quelques vivres dans le Canot, nos gens y paſſérent, & on les amena auprès de nous fort à propos, car la faim commençoit à nous preſſer cruellement.

Nous prîmes donc ce qui nous étoit néceſſaire pour un repas, c'eſt à dire environ trois onces de viande pour chacun, un peu de boüillon & quelques légumes que nous y avions mis. Il falloit nous ménager, & ne pas nous expoſer à manquer ſi tôt de vivres. On envoïa une ſeconde fois au Navire pour ſauver les outils du Charpentier, du gaudron, ce qui étoit néceſſaire

pour

pour racommoder la Chaloupe, une hache pour couper du bois, & quelques voiles pour cabanner. Tout cela nous fut d'un grand ſecours, & principalement les voiles, car il tomba la nuit près de deux pieds de neige.

Le lendemain ſeize Novembre pendant que les uns allérent à Bord chercher de vivres, les autres travaillérent à tirer la Chaloupe du ſable & parvînrent à la mettre à ſec par le moïen d'une double calliorne. L'état où nous la trouvâmes nous fit voir combien nous avions été prêts de notre perte, & nous ne pouvions comprendre comment elle avoit pû nous amener à terre: nous emploïames tous nos ſoins à la remettre en état. Le vergue d'artimon qui étoit venuë à la côte nous ſervit à lui faire une quille. Nous fîmes l'étambot avec un morceau de bois que nous coupâmes dans la Forêt, l'on fit les deux bordages du fond avec des planches que l'on alla chercher à Bord, enfin elle fut rétablie auſſi bien qu'il nous étoit poſſible de le faire.

Je

Je remets à une autre fois à vous écrire la ſuite de mon Naufrage; je ſerois bien aiſe avant de continuer, d'apprendre de vos nouvelles, elles n'intéreſſent perſonne plus que moi qui ſuis avec l'amitié la plus vive

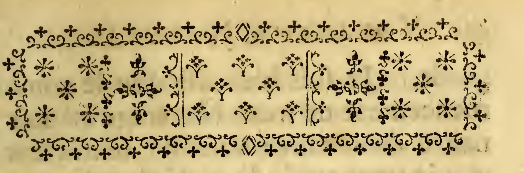
MON CHER FRERE

Votre très affectionné Frére

EMMANUEL CRESPEL,

Récolet.

De Paderborn le 13. Fevrier 1742.



VOYAGES ET NAUFRAGE DU R. P. CRESPEL.

****

Lettre quatrième.

MON TRES CHER FRERE.

JE viens de recevoir votre Réponſe, elle m'a fait un plaiſir infini; j'ai ſurtout été fort touché du récit que vous me faites de ce qui vous eſt arrivé dans les Campagnes d'Italie & de Hongrie; pourquoi ne m'avez-vous pas envoïé ce detail plûtôt? c'eſt un reproche que je puis vous faire, & qui ſans doute ne vous déplaira point puisqu'il ſert à vous prouver combien je ſuis ſenſible à tout ce qui vous re-

gar-

garde. Je ſuis bien aiſe que le commencement de mon Naufrage ait fait naître dans votre ame les ſentimens que je vous avois dit qu'il devoit y exciter; c'eſt une preuve que je ne me ſuis point exagéré les maux que j'ai ſoufferts & que j'ay vû ſouffrir aux autres. Cependant, mon cher Frére, ce n'eſt là qu'une légére ébauche; & ce qu'il me reſte à vous écrire paſſe ce que je vous ai dit juſqu'à préſent, & mérite toute votre attention. Pendant le tems que l'on travailla au rétabliſſement de la Chaloupe, nous ne faiſions qu'un repas dans vingt-quatre heures, encore étoit-il plus modique que celui dont je vous ai parlé dans ma précédente; il étoit de la prudence d'en agir de la ſorte: nous n'avions dans le Navire que pour deux mois de vivres; c'eſt la proviſion ordinaire que l'on fait en partant de *Québec* pour la France; tout notre biſcuit étoit perdu, & plus de la moitié de notre fourniture avoit été conſumée ou gâtée pendant les onze jours que nous avions été à la Mer. Ainſi avec toute l'œconomie

nomie possible, nous n'avions que pour cinq semaines de vivres. Ce calcul, ou si vous voulez cette réflexion, nous annonçoit notre mort au bout de quarante jours, car enfin il n'y avoit pas d'apparence que nous pussions avant ce tems trouver l'occasion de sortir de cette Isle déserte.

Les Navires qui passent aux environs de cet endroit sont tout à fait hors de portée d'appercevoir les signaux qu'on pourroit leur faire; dailleurs de quelle ressource pouvoient-ils nous être? nos provisions n'étoient que pour six semaines tout au plus, & ces Navires ne devoient passer que dans six ou sept mois.

Je voïois approcher le desespoir, le courage étoit abbatû & le froid, la neige, les glaces, & la maladie sembloient s'être réunis pour nous faire souffrir davantage. Nous succombions sous le poids de tant de maux. Le Navire devenoit inaccessible par les glaces qui se formoient autour, le Froid nous causoit une insomnie continuelle, nos voiles ne suffisoient pas

à beau-

à beaucoup près pour nous garantir de la neige qui tomba cette année là en ſi grande abondance, qu'elle couvrit la terre à la hauteur de ſix pieds, & la fiévre avoit déja ſurpris pluſieurs de nos Camarades.

De pareilles circonſtances étoient trop fâcheuſes pour ne pas chercher à les diſpoſer autrement; auſſi pensâmes nous à prendre un parti.

Nous ſçavions qu'à *Mingan*, qui eſt un endroit ſitué à la *grande terre du Nord*, il y avoit des François qui hivernoient pour faire la pêche de *Loup-Marin* dont ils font det huiles; il étoit preſque ſûr que nous en obtiendrions du ſecours, mais la difficulté étoit de s'y rendre dans une telle ſaiſon; toutes les Riviéres étoient déja glacées, la neige couvroit la terre à la hauteur de trois pieds, & augmentoit tous les jours, & la route étoit fort longue, eû égard à la ſaiſon & à notre état, car il nous falloit faire quarante lieuës pour gagner la pointe d'en haut, ou du Nord-Oueſt de l'Isle, enſuite deſcendre quelque peu, & traverſer enfin douze lieuës de haute Mer. Nous

Nous étions résolus à surmonter tous ces obstacles; notre situation présente ne nous permettoit pas d'en craindre une plus affreuse, mais une réflexion nous arrêta quelque tems: Il étoit impossible que nous partissions tous pour *Mingan*, & il falloit que la moitié de nos gens restassent dans cet endroit dont nous nous croïons trop heureux de pouvoir nous éloigner, en nous exposant même aux plus cruels dangers.

Il n'y avoit pourtant point d'autre parti à prendre, il falloit ou se résoudre à mourir tous en cet endroit au bout de six semaines, ou se séparer pour quelque tems. Je fis entendre à tout le monde que le moindre retardement nous mettroit dans l'impossibilité de suivre ce projet, que pendant ces irrésolutions le mauvais tems augmentoit, & que le peu de vivres que nous avions se consumoit: j'ajoutai que je concevois bien que chacun devoit avoir de la repugnance à rester où nous étoins, mais en même tems je représentai que cette séparation étoit

abſolument neceſſaire ; & que j'eſpérois que le Seigneur diſpoſeroit le cœur des uns à laiſſer partir les autres pour aller chercher du ſecours ; enfin je finis par leur dire qu'il falloit faire ſécher les ornemens de la Chapelle ; que pour attirer ſur nous les lumières du St. Eſprit j'en célébrerois la Meſſe le vingt-ſix, & que j'étois ſûr que nos priéres auroient l'effet que nous en attendions. Chacun applaudit à ma propoſition ; je dis la Meſſe du St. Eſprit, & le même jour vingt quatre hommes s'offrirent à reſter à condition qu'on leur laiſſeroit des vivres, & qu'on leur promettroit ſur l'Evangile de leur envoïer du ſecours auſſitôt qu'on ſeroit arrivé à *Mingan*.

Je communiquai à mes Camarades que j'étois dans la réſolution de reſter avec les vingt-quatre hommes qui venoient de s'offrir à demeurer au Lieu du Naufrage, & que je tacherois de les aider à attendre patiemment le ſecours qu'on leur promettoit ; mais tout le monde s'oppoſa vivement à mon deſſein, & l'on dit pour m'en détourner

que

que ſçachant la langue du Païs il falloit que j'accompagnaſſe ceux qui partoient, afin-que ſi Meſſieurs de Fréneuſe & de Senneville venoient à mourir ou à tomber malades en chemin, je pûſſe ſervir d'Interprête en cas que nous rencontraſſions quelques Sauvages dans cette Isle; ceux qui reſtoient, exigérent ſurtout que je partiſſe; ils me connoiſſoient incapable de manque à ma parole, & ils ne doutoient pas qu'à mon arrivée à *Mingan* mon prémier ſoin ne fût de les ſecourir; ce n'eſt pas que ceux qui devoient partir ne fuſſent très-diſpoſés à leur envoïer une Chalouppe le plus tôt qu'il leur ſeroit poſſible, mais ils comptoient apparemment davantage ſur la foi d'un Prêtre que ſur celle d'un ſimple Particulier. Lorſque la choſe fut réſoluë j'exhortai à la patience ceux que nous laiſſions au Naufrage; je leur dis que le moïen d'attirer ſur eux les bénédictions du Ciel, c'étoit de ne point ſe livrer au deſeſpoir, & de s'abbandonner entièrement aux ſoins de la Providence; qu'ils devoient s'entretenir

dans un exercice continuel pour écarter d'eux la maladie, & ne point tomber dans le découragement; qu'il étoit de la prudence qu'il ménageâssent ce que nous leur laissions de vivres, quoique j'espérasse leur envoïer du secours avant qu'ils fussent consumés, mais qu'il valloit mieux en avoir de reste, que de risquer d'en manquer. Après leur avoir donné ces conseils, ceux qui devoient être du voïage songérent à faire leur petit équipage; & le vingt-sept, nous nous disposâmes à partir; nous embrassâmes nos Compagnons qui nous souhaitérent un heureux voïage & de notre côté nous leur témoignâmes combien nous desirions pouvoir bientôt les tirer de peine; nous étions bien éloignés de penser que nous les embrassions pour la derniére fois; cet adieu fut des plus tendres, & les larmes qui l'accompagnérent étoient une espéce de pressentiment de ce qui devoit nous arriver.

Treize se mîrent dans le Canot, & vingt-sept dans la Chaloupe; nous partîmes après midi & fîmes ce jourlà

près

près de trois lieuës à la rame, mais nous ne pûmes toucher terre, & nous fûmes obligés de paſſer la nuit ſur l'eau où nous endurâmes un froid qu'on ne peut exprimer.

Le lendemain nous ne fîmes peut-être pas tant de chemin, mais nous couchâmes à terre, & une partie de la nuit; il nous tomba ſur le corps une prodigieuſe quantité de neige.

Le vingt-neuf nous eûmes encore le vent contraire, & nous fûmes contraints par la neige qui continuoit à tomber en abondance, d'aller à terre de très-bonne heure.

Le trente, le mauvais tems nous obligea d'arrêter à neuf heures du matin, nous deſcendîmes à terre, & fîmes bon feu pour cuire des poix dont pluſieurs de nos gens ſe trouvérent fort incommodés.

Le prémier Décembre les vents nous empêchérent de remettre à l'eau, & comme nos Matelots ſe plaignoient de leur foibleſſe, & diſoient qu'ils ne pouvoient plus ramer, nous fîmes cuire un peu de viande que nous man-

geâmes après en avoir pris le boüillon : c'étoit la prémiére fois depuis notre départ que nous nous étions si bien traités : les autres jours nous ne mangions chacun qu'un peu de moruë séche & cruë, ou bien de la colle que nous faisions avec de la farine & de l'eau. Le deux matin, les vents s'étant jettés au Sud-Est, nous mîmes à la voile, & fîmes assez de chemin; vers midi nous nous joignîmes au Canot pour manger tous ensemble: notre joie étoit extrême de voir le beau tems continüer, & les vents devenir de plus en plus favorables à notre route; mais cette joye ne dura guéres, & fit place à la consternation la plus affreuse. Après nôtre repas nous continuâmes à marcher, le Canot alloit mieux que nous à la rame, mais à la voile nous avions l'avantage sur lui; le vent s'étoit élevé vers le soir, & avoit tant-soit-peu tourné; nous crûmes devoir tenir le large pour doubler une Pointe que nous appercevions, & nous fîmes signe au Canot de

nous

nous ſuivre ; mais il ſe laiſſa affaler à terre & nous le perdîmes de vuë.

Nous trouvâmes à cette Pointe une Mer affreuſe, & quoique le vent ne fût pas des plus forts, nous ne pûmes la doubler qu'avec bien de la peine, & après avoir pris beaucoup d'eau ; cela nous fit trembler pour le Canot qui étoit tout près de la terre où la Mer briſe toujours plus qu'au large, il y fut battu ſi cruellement, qu'il y périt, & nous n'en n'eûmes de nouvelles qu'au Printems, comme vous le verrez par la ſuite de ma Relation. Quand nous eûmes paſſé la Pointe, nous cherchâmes à aborder, mais la nuit étoit trop avancée, & nous ne pûmes d'abord en venir à bout : la Mer étoit bordée de Rochers eſcarpés, & fort hauts pendant près de deux lieuës, & voïant au bout une Ance de ſable, nous y donnâmes à pleines voiles, & nous y débarquâmes ſans nous moüiller beaucoup. Auſſitôt nous allumâmes un grand feu afin de montrer au Canot que nout étions là, mais cette pré-

caution fut inutile puiſqu'il avoit été briſé.

Lorſque nous eûmes mangé un peu de colle, chacun de nous s'envèloppa dans ſa couverture & paſſa la nuit auprès de feu. A dix heures le tems ſe couvrit, la neige tomba fort abondament juſqu'au lendemain, & comme le feu la faiſoit fondre nous nous en trouvâmes ſi fort incommodés, que nous aimâmes mieux nous expoſer au froid, que de repoſer dans l'eau.

Vers minuit, les vents devinrent ſi violents, que notre Chaloupe qui étoit à une fort petite diſtance de terre aïant chaſſé ſur ſon ancre, vint en côte où elle manqua d'être briſée. Les deux hommes qui étoient dedans s'éveillérent, & ſe mirent à crier de toute leur force, nous y courrûmes auſſitôt; le Capitaine & moi nous jettâmes à terre ce que nous pûmes ſauver de notre équipage, les autres ramaſſoient ce que nous jettions & le portoient à une diſtance qu'ils croïoient inacceſſible au Flus; mais la Mer devint ſi furieuſe, que

que dans ſon Reflus elle auroit tout emporté ce que nous venions de ſauver, ſi nos Camarades n'avoient eû ſoin de tranſporter à trois différentes fois ce qu'ils avoient crû ſauver dès la prémiére. Cela ne ſuffiſoit pas; il falloit ſonger à tirer notre voiture, & empêcher qu'elle ne pût être emportée par les flots; la peine que nous eûmes à la mettre à ſec n'eſt pas concevable, & nous n'en vînmes à bout que vers les dix heures du matin; elle étoit fort maltraitée & demandoit une réparation conſidérable. Nous remîmes au lendemaiu, à la racommoder, nous fimes du feu pour ſécher nos hardes, enſuite nous mangeâmes un morceau pour nous rétablir de la fatigue que nous avions eſſuïée toute la nuit. Dès le matin le Charpentier & tous ceux qui étoient en état de l'aider travaillérent à remettre les choſes en état, & une partie de nos gens furent à la découverte du Canot, mais inutilement, & ce fut envain que nous reſtâmes pluſieurs jours dans cet endroit pour en apprendre des nouvelles. La

veille de nôtre départ, nous tuâmes deux Renards qui nous aidérent à ménager nos provisions; dans une situation pareille à la nôtre il falloit profiter de tout, aussi la crainte de mourir de faim nous empêcha-t'-elle de laisser échapper aucune occasion de prolonger notre vie.

Le sept du mois, nous partîmes dès la pointe du jour, avec un petit vent favorable qui nous fit faire assez de chemin; Vers dix heures nous mangeâmes nos deux Renards, cinq heures après le tems se couvrit, & le vent augmentant avec la Mer, il fallut chercher un Havre, mais il n'y en avoit point. Nous fûmes donc obligés de tenir le large & de mettre nos voiles au vent pour nous soutenir. La nuit avançoit, une pluyë mêlée de grêle qui survint tout-à-coup eut bientôt fermé le jour, le vent nous poussoit avec une telle véhémence que l'on avoit peine à gouverner, & nôtre Chaloupe avoit eû trop d'assauts pour être en état de soutenir contre un pareil

reil tems. Il fallut cependant céder aux conjonctures.

Au fort du danger nous fûmes jettés dans une Baye où le vent nous tourmentoit encore, & où il n'étoit pas possible de trouver un débarquement; notre ancre ne pouvoit tenir dans aucun endroit, le mauvais tems augmentoit à chaque minute, & notre Chaloupe aïant été poussée violemment contre quelques Battures, nous crûmes que nous n'avions pas une heure à vivre.

Nous essaïames pourtant, en jettant à la Mer une partie de ce qui chargeoit la Chaloupe, de retarder l'instant de notre perte. A peine avions-nous fini cet ouvrage, que nous nous trouvâmes environnés de glaces; cette circonstance redoubloit d'autant plus notre crainte, que ces glaces étoient furieusement agitées, & qu'elles se brisoient contre nous; je ne puis nous apprendre où elle nous poussérent, mais je n'exagérerai point en vous disant que les divers mouvemens qui nous agitérent pendant cette nuit sont

ſont audeſſus de toute expreſſion. L'obſcurité augmentoit l'horreur de notre état, chaque coup de vent ſembloit nous annoncer notre mort; j'exhortois tout le monde à ne pas deſeſpérer de la Providence, & en même tems à ſe mettre en état d'aller rendre compte à Dieu d'une vie qu'il ne nous avoit accordée que pour le ſervir, & je leur repréſentai qu'il étoit le Maître de nous l'ôter quand il lui plairoit.

Enfin le jour parut, & nous tachâmes de gagner entre le Roches le fond de la Baye où nous fûmes un peu plus tranquilles; chacun de nous ſe regardoit comme échappé des portes du Trépas & rendit grace à la Main toute puiſſante qui nous avoit conſervés au milieu du danger le plus éminent.

Quelques efforts que nous fiſſions, nous ne pûmes approcher terre: l'eau étoit trop baſſe pour porter la Chaloupe; il fallut jetter l'ancre, & nous fûmes obligés pour aller à terre de nous mettre dans l'eau en pluſieurs endroits juſqu'à la ceinture, & partout juſ-

juſqu'à la jarretière. Nous avions porté avec nous la chaudière, & de la farine pour faire de la colle. Après avoir pris quelque nourriture, nous ſongeâmes à ſécher nos habits, afin de partir le lendemain. Dans quelque jours je vous marquerai la ſuite de notre deſaſtre, & je n'attendrai pas votre Réponſe; Je ſuis avec toute l'amitié poſſible

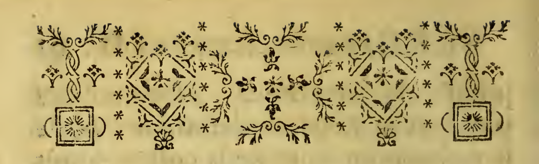
MON CHER FRERE

Votre très affectionné Frére

EMMANUEL CRESPEL,

Récolet.

De Paderborn le 23. Fevrier 1742.



VOYAGES
ET
NAUFRAGE
DU R. P. CRESPEL.

****

Lettre cinquième.

MON TRES CHER FRERE.

IL n'y a pas huit jours que je vous écrivis ma quatrième Lettre, je me ſouviens que je vous promis ſur la fin que je ne tarderois pas à vous envoïer la cinquième, je vous tiens parole & je continuë ma Relation.

Le Froid augmenta ſi fort pendant la Nuit, que toute la Baye fut glacée, & notre Chaloupe priſe de tous côtés, en vain eſpérames-nous que quelque coup de vent la détacheroit, le Froid devint

devint plus violent de jour en jour, les glaces se fortifiérent, & nous n'eûmes point d'autre parti à prendre que de mettre à terre le peu de choses qui n'avoient pas été jettées à la Mer, & d'apporter nos vivres auprès de nous. Nous fîmes des Cabanes que nous couvrîmes de branches de Sapin; le Capitaine & moi étions assez au fait de la manière de les construire, aussi la nôtre fut-elle une des plus commodes: Les Matelots élevérent la leur à côté de nous; & nous construisîmes pour mettre les vivres, un petit endroit où personne ne pouvoit entrer qu'en présence de tous les autres. C'étoit une précaution nécessaire, & pour prévenir les supçons qui auroient pû naître contre ceux qui en auroient eû la direction, & pour empêcher que quelqu'un ne consumât en peu de jours ce qui devoit nourrir long-tems plusieurs personnes.

Voici quels étoient les meubles des Appartemens que nous nous étions construits: Le pot de fer dans le quel on faisoit chauffer la gaudron nous ser-

voit

voit de chaudiére; nous n'avions qu'une seule hache, encore manquions-nous de pierre propre à l'affiler; & pour tout préservatif contre le froid, nous n'avions que nous habits & des couvertures à demi brûlées. Un de ces meubles venant à nous manquer, il falloit nécessairement périr. Sans le pot il nous étoit impossible de rien faire cuire pour nous sustenter, sans la hache nous ne pouvions avoir de bois pour faire du feu, & sans nos couvertures toutes mauvaises qu'elles étoient il n'y avoit pas moïen de résister pendant la nuit au froid excessif qu'il faisoit.

Cet état est bien affreux, me direz-vous, & l'on n'y peut rien ajoûter; pardonnez-moi mon cher Frére, car dans quelque tems il vous paroîtra incroïable, son horreur doit augmenter à chaque ligne, & j'en ai beaucoup à vous écrire avant que d'arriver au comble de la misére où je me suis vû réduit.

Toute notre ressource étoit de pouvoir prolonger nos jours jusqu'à

la fin du mois d'Avril, & d'attendre que les glaces fuſſent fonduës afin de pouvoir avec notre Chaloupe achever notre Voïage: le hazard ſeul pouvoit nous apporter du ſecours dans cet endroit, ç'auroit été nous flatter que d'éſpérer qu'il nous en vînt aucun. Dans cette conjoncture il étoit néceſſaire d'éxaminer mûrement ce que nous avions de vivres, & d'en régler la diſtribution de telle ſorte, qu'ils puſſent durer juſqu'à ce tems. Nous reglâmes donc notre nourriture de la maniére ſuivante : le matin nous faiſions boüillir dans de la neige fonduë deux livres de farine pour avoir de la colle ou de la boullie à l'eau; le ſoir nous cuiſions de la même façon environ le même poids de viande; nous étions dix-ſept, & par conſéquent chacun de nous avoit environ quatre onces de nourriture par jour. Il n'étoit pas queſtion de pain ni d'autre choſe. Une fois la ſemaine ſeulement nous mangions des poix au lieu de viande, & quoique nous n'en priſſions chacun que plein un cuëilliére à bouche, c'é-

toit en vérité le meilleur de nos repas. Ce n'étoit pas aſſez d'avoir fixé la quantité de la nourriture que nous devions prendre; il falloit encore régler quelles ſeroient nos occupations. Nous entreprîmes Léger, Baſile, & moi de couper quelque tems qu'il fît, tout le bois néceſſaire; quelques uns ſe chargérent de le porter ; & d'autres s'offrirent à écarter la neige, ou plutôt à en diminüer l'épaiſſeur ſur la route que nous prendrions pour aller dans la Forêt.

Vous ſerez peut-être ſurpris de ce que je me chargeai de couper le bois, cet exercice ne vous ſemble pas fait pour moi, & peut-être croïez-vous qu'il eſt au deſſus de mes forces; vous avez raiſon dans un ſens ; mais en faiſant réflexion que les exercices violents ouvrent les pores, & donnent paſſage à quantité d'humeurs qu'il ſeroit dangereux de laiſſer croupir dans le ſang, vous comprendrez facilement que c'eſt à ces exercices que je dois ma conſervation, j'ai toujours eû la précaution de me fatiguer extraordinai-

dinairement lorſque je me ſuis ſenti appéſenti, ou attaqué de la fiévré; & ſurtout lorſque jai crû être ſurpris du mauvais air. J'allois donc tous les jours au Bois, & malgré les efforts que l'on faiſoit pour écarter la neige, nous y entrions ſouvent juſqu'à la ceinture. Ce n'étoit point là la ſeule incommodité que nous recevions dans cet exercice: les Bois qui ſe trouvoient à notre portée étoient fort branchus, & tellement chargés de neige, qu'aux prémiers coups de hache; elle abbattoit celui qui les avoit donnés, nous etions tous trois alternativement abbatus, & ſouvent nous tombions chacun deux ou trois fois; alors nous continuïons l'ouvrage, & quand par des ſecouſſes réïtérés l'arbre ſe trouvoit déchargé de neige, nous l'abbations, le mettions en piéces, & revenions tous les trois à la Cabanne avec chacun notre charge: pour lors nos Camarades alloient chercher le reſte, ou plutôt ce qu'il en falloit pour toute la journée; Nous trouvions ce métier là bien dur, mais il falloit abſolu-

ment le faire, & quoique la fatigue fût extrême, il y avoit tout à craindre si nous négligions de la prendre avec la même assiduité; elle augmentoit de jour en jour, car à force d'abbattre du bois, nous étions obligés d'en aller chercher plus loin, & conséquemment de frayer une route plus longue. Nôtre foiblesse devenoit plus grande à proportion que notre travail étoit plus fort. Des branches de Sapin jettées indifféremment nous servoient de lit, la vermine nous rongeoit, car nous n'avions pas de quoi changer de linge, la fumée & la neige nous causoient aux yeux des douleurs incroïables, & pour comble de maux nous ne pouvions aller à la selle, & nous avions un flûs d'urine qui ne nous donnoit pas un moment de relâche. Je laisse aux Médecins à examiner d'où ces deux incommodités pouvoient provenir; quand nous en aurions sçû la cause, cette connoissance ne nous auroit servi de rien; il est assez inutile de découvrir le source d'un mal quand on n'est pas à portée d'y trouver aucun reméde.

Le

Le vingt-quatre Décembre, nous fîmes ſécher les ornemens de la Chapelle, nous avions encore un peu de vin, je le fis dégéler, & le jour de Noel, je célébrai la Meſſe; lorſqu'elle fut finie, je prononçai un petit diſcours pour exhorter nos gens à la patience. C'étoit une eſpéce de paralelle de ce qu'avoit ſouffert le Sauveur du Monde, avec ce que nous ſouffrions; & je finis en leur recommendant d'offrir leurs peines au Seigneur, & en les aſſurant que cette offrande étoit un tître pour en obtenir la fin & la récompenſe. On exprime beaucoup mieux les maux que l'ont ſent que ceux qu'on voit ſentir aux autres. Mon diſcours eut l'effet que j'en attendois; chacun reprit courage, & ſe réſigna à ſouffrir juſqu'à ce qu'il plairoit à Dieu de nous appeller à lui, ou de nous tirer du danger.

Le prémier Janvier une pluye conſidérable qui tomba tout le jour, & dont il nous fut impoſſible de nous garantir, nous mit dans le cas de nous coucher tout moüillés, & la nuit un

vent de Nord très violent nous gêla pour ainſi dire dans notre Cabane, briſa toutes les glaces de la Baye, & les emporta avec notre Chaloupe; un nommé Foucault nous apprit cette triſte nouvelle par un grand cris; nous cherchâmes inutilement à découvrir l'endroit où la Chaloupe avoit été pouſſée, jugez de nôtre conſternation; cet accident mettoit le comble à notre infortune, & nous ôtoit toute eſpérance de la voir finir; j'en ſentois toutes les conſéquences; je voïois le deſeſpoir s'emparer de tout notre monde; les uns vouloient manger tout d'un coup ce que nous avions de nourriture & aller enſuite mourir au pied d'un arbre; les autres ne vouloient plus travailler, & diſoient pour juſtifier leurs refus qu'il étoit inutile de prolonger leurs peines, puiſqu'il n'y avoit plus d'apparence qu'ils pûſſent éviter de mourir. Quelle ſituation, mon cher Frére, le cœur le plus barbare en ſeroit touché, je verſe des larmes en vous la dépeignant, & je vous connois trop ſenſible aux maux des autres

pour penſer que vous liſiez ma Lettre ſans en être attendri.

J'eus beſoin de rapeller toutes mes forces pour m'oppoſer aux réſolutions de mes Camarades; les meilleures raiſons que je leur alléguois, ſembloient les impatienter, & leur faire ſentir d'avantage la triſteſſe de leur état. La douceur avec la quelle j'eſpérois pouvoir les détourner de leur deſſein ne produiſant aucun effet, je pris un ton que mon Caractére authoriſoit; je leur dis avec une force dont ils furent ſurpris, „que Dieu étoit ſans doute „ irrité contre nous, qu'il meſuroit „ les maux qu'il nous envoïoit, aux „ crimes dont nous nous étions autre„ fois rendus coupables; que ces cri„ mes étoient ſans doute bien énor„ mes, puis-que la punition en étoit „ des plus rigoureuſes, & que le plus „ grand de tous étoit notre deſeſpoir „ qui, s'il n'étoit bientôt ſuivi du re„ pentir, deviendroit irrémiſſible. „ Que ſçavez-vous, mes Fréres, con„ tinuai-je, ſi vous ne touchéz pas à „ la fin de votre pénitence? le tems

„ des plus grandes ſouffrances eſt ce-
„ lui de la plus grande miſéricorde:
„ ne vous en rendez pas indignes par
„ vos murmures; le prémier devoir
„ du Chrétien eſt de ſe ſoûmettre a-
„ veuglément aux ordres de ſon Créa-
„ teur; & vous, cœurs rebelles, vous
„ voulez lui réſiſter, vous voulez
„ perdre en un inſtant le fruit des
„ maux que Dieu ne vous envoye que
„ pour vous rendre dignes des biens
„ qu'il deſtine à ſes Enfans; vous vou-
„ lez devenir homicides; & pour
„ vous ſouſtraire à des ſouffrances
„ paſſagéres, vous ne craignez pas de
„ vous précipiter dans des tourmens
„ qui n'ont de bornes que l'Eternité.
„ Suivez donc votre criminelle réſo-
„ lution, accompliſſez votre horrible
„ deſſein, j'ai fait mon devoir; c'eſt à
„ vous à penſer que vous étes perdus
„ pour toujours. J'eſpére cependant,
„ ajoutai-je, que parmi vous, il y
„ aura du moins quelques ames aſſez
„ attachées à la Loi de leur Dieu,
„ pour avoir égard à ma remontran-
„ ce, & qu'elles ſe joindront à moi
„ pour

„ pour lui offrir leurs peines, &
„ pour lui demander la force de les
„ ſoutenir. „

Lorſque j'eus fini, je voulus me retirer, mais tous nos gens m'arrêtérent, & me priérent de leur pardonner l'excès du deſeſpoir dans lequel ils étoient tombés, ils me promîrent en verſant un torrent de larmes, qu'ils n'irriteroient plus le Ciel par leurs murmures ou leur impatience, & qu'ils alloient redoubler leurs efforts pour ſe conſerver une vie qu'ils reconnoiſſoient tenir de Dieu ſeul, & dont ils n'étoient pas maitres de diſpoſer. A l'inſtant chacun reprit ſon occupation ordinaire; je fus dans la Forêt avec mes deux Camarades, & les autres, lorſque nous fîmes revenus, allérent chercher le bois que nous avions coupé. Quand tout le monde fut raſſemblé je dis qu'aïant encore du vin pour deux ou trois Meſſes, il étoit à propos d'en célébrer une pour demander au St. Eſprit les forces & les lumiéres dont nous avions beſoin. Le Tems s'éclaircit le cinq de Janvier; je choiſis

ce jour-là pour dire la Meſſe; j'avois à peine fini, que Mr. Vaillant, & le Maître-Valet homme fort & vigoureux nommé Foucault, nous communiquérent la réſolution qu'ils avoient priſe d'aller à la découverte de la Chalouppe. Je loüai beaucoup leur zèle de s'expoſer ainſi pour le ſalut de leurs Compagnons. Dans quelque ſituation que l'on ſoit on aime toujours à s'entendre loüer; l'amour propre ne nous quitte qu'avec la vie. Il n'y avoit pas encore deux heures que ces hommes étoient partis, lorſqu'on les vît revenir avec un air de ſatisfaction qui fit croire qu'ils avoient quelque bonne nouvelle à nous apprendre; cette conjecture ne fut pas fauſſe, car Mr. Vaillant dit qu'après avoir marché pendant une heure avec Foucault, ils avoient apperçu au bord du Bois une petite Cabane, & deux Canots d'écorce, qu'y étant entrés, ils y avoient trouvé de la graiſſe de Loup-Marin, & une hache qu'ils apportoient, & que l'impatience d'annoncer cette nouvelle à leurs Camarades les avoit empêché d'aller

plus

plus loin. J'étois dans le Bois lorſqu'ils revînrent, le Sr. de Senneville accourrut pour m'annoncer la découverte que Mr. Vaillant & Foucault venoient de faire; je me dépêchai de retourner à la Cabanne, & je priai nos deux hommes de me détailler ce qu'ils avoient vû: ils me répétérent tout ce qu'ils avoient dit aux autres; chaque mot répendoit l'eſpérance & la joye dans mon cœur. Je ſaiſis cette occaſion pour exalter les ſoins de la Providence ſur ceux qui s'y abbandonnent entièrement, & j'exhortai tout le monde à rendre grace à Dieu de la faveur qu'il venoit de nous faire: Plus on eſt près du précipice, & plus on a de reconnoiſſance envers ſon Libérateur; vous pouvez penſer ſi la nôtre fut vive: peu de jours auparavant nous nous croïons perdus ſans reſſource, & lorſque nous deſeſpérions de recevoir aucun ſecours, nous apprenions qu'il y avoit des Sauvages dans l'Isle, & que vers la fin de Mars, ils pourroient nous ſecourir lorſqu'ils reviendroient à leur Cabane pour reprendre leurs Canots.

Cet-

Cette découverte renouvella le courage de ceux qui l'avoient faite; ils partîrent le lendemain, remplis de cette confiance que donnent les prémiers ſuccès; ils comptoient retrouver notre Chalouppe, leur éſpoir ne fut pas trompé; car après avoir fait un peu plus de chemin que la veille, il l'apperçûrent au Large, & en revenant ils trouvérent & prîrent avec eux une malle pleine de hardes que nous avions jettée à l'eau dans cette nuit dont je vous ai parlé.

Le dix, quoique le tems fut très-froid, nous allâmes tous enſemble pour tâcher de mettre notre Chaloupe en ſureté, mais étant pleine de glaces, & celles qui l'environnoient la rendant ſemblable à une petite montagne, il nous fut impoſſible de la tirer à bord; cent hommes n'en ſeroient venus à bout que très-difficillement, encore pluſieurs auroient-ils riſqué de périr dans cette entrepriſe. Cet obſtacle ne nous cauſa pas beaucoup de chagrin, il y avoit apparence que ceux auxquels appartenoient les deux Canots avoient une

une Chalouppe, ou bien un autre Bâtiment avec lequel ils avoient traversé, & nous comptions en profiter. Nous reprîmes donc la route de notre Cabanne, à peine eûmes-nous fait cinquante pas que le froid saisit Maître Foucault au point de l'empêcher de marcher ; nous fûmes obligés de le porter, & lorsqu'il fut dans la Cabane il rendit son ame à Dieu.

Le vingt-trois, notre Maitre-Charpentier succomba à la fatigue; il eut le tems de se confesser, & mourut en vrai Chrétien.

Quoique beaucoup de nos gens eussent les jambes enflées, nous n'en perdîmes aucun depuis le vings-trois Janvier jusqu'au seize Février ; l'attente de la fin de Mars nous soutenoit, & nous croïons déja voir arriver ceux de qui nous espérions notre salut; mais Dieu ne vouloit pas que tous profitassent du secours qu'il nous destinoit, les desseins de sa Providence sont impénétrables, & quoique les effets nous en soient contraires, nous ne pouvons sans blasphême les accuser d'injustice;

ce que nous appellons mal eſt ſouvent un bien ſelon les vuës de notre Créateur ; & ſoit qu'il nous récompenſe, ou nous puniſſe, ſoit qu'il nous éprouve par l'infortune ou par la proſperité, nous lui devons toujours des remerciemens.

Adieu, mon cher Frére, j'attens de vos nouvelles ; ma Lettre eſt aſſez longue : je veux vous laiſſer me plaindre quelque tems ; c'eſt un droit que je crois pouvoir exiger de votre amitié.

Je ſuis & ſerai toujours

MON CHER FRERE

Votre très affectionné Frére

EMMANUEL CRESPEL,

Récolet.

De Paderborn le 28. Fevrier 1742.



VOYAGES ET NAUFRAGE DU R. P. CRESPEL.

****

Lettre ſixième.

MON TRES CHER FRERE.

JE comptois recevoir de vos nouvelles le quinze ou le dix-huit de ce mois tout au plus tard ; nous ſommes au vingt-cinq, & je n'entends point parler de vous : votre façon de penſer pour moi ne me permet pas de croire que ce retard ſoit cauſé par du refroidiſſement ou de l'indifférence ; j'aime mieux croire que vous en avez été empêché par des affaires indiſpenſables, & pour vous montrer que je ne

ne vous fais pas un crime de votre ſilence, je me mets une troiſième fois en avance avec vous.

Je finis la dernière Lettre que je vous écrivis par vous dire que nous étions au commencement de Février ſoutenus par l'eſpérance de voir bientôt finir nos peines, mais que Dieu en avoit réſolu autrement; & c'eſt, mon cher Frére ce que je veux vous écrire aujourd'hui.

Le ſeize, le Sr. de Freneuſe notre Capitaine mourut après avoir reçu l'Extrème-Onction. Quelques heures après, le nommé Jerôme Boſſeman ſe confeſſa, & quitta cette vie avec une réſignation admirable.

Vers le ſoir un jeune homme nommé Girard paya le même tribut à la Nature: il y avoit pluſieurs jours qu'il ſe diſpoſoit à paroître devant Dieu; un mal de jambes qui lui venoit de s'être chauffé de trop prés, l'avoit fait penſer à mettre ordre à ſa conſcience; je l'aidai dans ce travail: il fit une confeſſion générale, & le repentir qu'il me

me parut avoir de ses fautes me fait croire qu'il en a mérité le pardon.

Notre Maître - Cannonier tomba la nuit suivante dans une foiblesse dont il ne revint pas. Enfin un nommé Robert Bosseman fut attaqué de la maladie qui avoit emporté les autres; j'eus soin de le disposer à faire abjuration; il étoit Calviniste, & je vous avouë qu'il ne me fut pas aisé de le rendre Catholique: heureusement la bonté de la cause que je deffendois me tint lieu des talens nécessaires pour la deffendre; les Prétendus-Réformés sont bien instruits, il faut en convenir; je fus vingt-fois étonné des raisonnemens de ce Robert; quel dommage que le fondement du Calvinisme soit appuïé sur un faux principe! je m'explique, quel dommage que les Calvinistes ne soient pas de la Communion Romaine! Avec quels succès ne deffendroient-ils pas la bonne Cause, puisqu'ils soutiennent si vigoureusement la mauvaise.

Enfin le Sr. Robert comprit & voulut éviter le danger qu'il y a à mourir dans une autre Croïance que la nôtre.

Le vingt-quatre Fevrier il fit abjuration, répéta sa profession de foi, & alla recevoir dans une meilleure vie le prix des maux qu'il avoit souffert dans celle-ci. A mesure qu'il nous mourroit quelqu'un, nous le mettions dans la neige à côté de la Cabane; il y avoit sans doute de l'imprudence à déposer nos Morts si près de nous, mais nous manquions de courage & de force pour les aller porter plus loin: d'ailleurs notre situation ne nous permettoit pas de penser à tout, & nous ne croyïons pas devoir craindre le voisinage de ce qui pouvoit nous apporter un air assez corrompu pour avancer notre fin; ou plutôt nous pensions que le froid excessif qui dominoit empêcheroit la corruption de produire sur nous aucun de ces effets qu'il auroit été naturel d'en craindre dans une autre saison.

Tant de morts arrivées en si peu de tems répendîrent l'allarme partout. Quelque malheureux que soit un homme, il n'envisage qu'avec horreur le moment qui doit mettre fin à ses peines, en le privant de la vie. Les uns regret-

regrettoient leurs Femmes & leur Enfans, & pleuroient ſur l'état de miſére dans le quel leur mort plongeroit leur Famille, les autres ſe plaignoient au Ciel de ſe voir enlever à la vie dans un age où l'on commence ſeulement à en joüir ; quelques-uns ſenſibles au charmes de l'amitié, attachés à leur Patrie, & deſtinés à des etabliſſemens également agréables & avantageux jettoient des cris qu'il étoit impoſſible d'entendre ſans verſer des larmes : chaque mot qu'ils prononcoient me perçoit le cœur; à peine me reſtoit-il la force de les conſoler : je joignis d'abord mes larmes aux leurs; je ne pouvois ſans injuſtice leur refuſer cette conſolation ni condamner leurs plaintes. Il y avoit du danger à prendre ce parti; & je n'en voïois point de plus convenable que de laiſſer paſſer les effets de leurs prémières réflexions. Les objets de leurs regrets ne les rendoient point coupables, que pouvois-je condamner dans leur douleur? C'eſt vouloir étouffer la Nature que de lui impoſer ſilence dans une occaſion où elle

ſeroit mépriſable ſi elle étoit inſenſible.

Les circonſtances dans les quelles nous nous trouvions, ne pouvoient être plus facheuſes ; ſe voir mourir, voir mourir ſes amis ſans etre en état de les ſecourir, être incertain du ſort des treize perſonnes dont le Canot avoit été briſé, ne pas douter que les vingt-quatre du Vaiſſeau ne fuſſent pour le moins auſſi malheureux que nous; être mal nourris, mal vêtus, fatigués, incommodés des jambes, rongés par la vermine, aveuglés continuellement ou par la neige ou par la fumée: voilà notre état, chacun de nous étoit l'image de la mort, nous frémiſſions en nous regardant; & ce qui ſe paſſoit en moi juſtifioit les plaintes de mes Camarades.

Plus la douleur eſt violente, moins elle dure, & l'expreſſion manque plutôt aux maux extrêmes qu'aux médiocres.

Dès que je les vis plongés dans ce ſilence qui ſuit ordinairement les pleurs qu'un grand malheur fait répendre, & qui eſt la marque d'une plus douleur

leur exceſſive; jéſſaïai de les conſoler, & voici à-peu-près ce que je leur dis:

„ Je ne puis condamner vos plain-
„ tes, mes chers Enfans, & Dieu les
„ écoutera ſans doute favorablement:
„ Nous avons pluſieurs fois dans no-
„ tre malheur ſenti des effets de ſes
„ bontés. Notre Chaloupe ouverte
„ de tous côtés, & toutes fois ſoute-
„ nuë & conſervée pendant la nuit de
„ notre Naufrage; la réſolution des
„ vingt-quatre hommes qui ſe ſont ſa-
„ crifiés pour notre ſalut; & ſur tout
„ la découverte des deux Canots ſau-
„ vages, ſont des événemens qui
„ prouvent manifeſtement la prote-
„ ction que Dieu nous accorde. Il ne
„ nous diſtribuë ſes faveurs que par
„ degrés, il veut avant d'y mettre le
„ comble que nous nous en rendions
„ dignes par notre réſignation à ſouf-
„ frir les maux qu'il lui plaira de nous
„ envoïer. Ne deſeſpérons pas de
„ ſa Providence, elle n'abandonne ja-
„ mais ceux qui ſe ſoumettent entiére-
„ ment à ſes volontés. Si Dieu ne nous
„ délivre pas en un inſtant, c'eſt qu'il

 juge

„ juge à propos de ſe ſervir pour cet
„ effet de moïens qui paroiſſent na-
„ turels ; il a déja commencé en con-
„ duiſant le Sieur Vaillant & Maître
„ Foucault vers le lieu où ſont les Ca-
„ nots, ſoïons ſûr qu'il voudra bien
„ achever cet ouvrage. Pour moi je
„ ne doute pas qu'il ne deſtine ces Ca-
„ nots à notre délivrance. Ce ſecours,
„ mes chers Enfans, ne peut tarder à
„ nous être offert, nous touchons
„ au mois de Mars, c'eſt le tems au
„ quel les Sauvages viendront pren-
„ dre leurs Canots, le terme n'eſt pas
„ long, ayons patience, & redoub-
„ lons d'attention pour découvrir l'ar-
„ rivée de ceux dont nous eſpérons
„ du ſecours. Ils ont ſans doute une
„ Chaloupe; prions Dieu qu'il les diſ-
„ poſe à nous y donner place, il tient en
„ ſes mains les cœurs de tous les Hom-
„ mes il attendrira pour nous ceux
„ de ces Sauvages, il excitera leur
„ compaſſion en notre faveur, & no-
„ tre confiance en ſes bontés joint au
„ ſacrifice que nous lui ferons de nos
„ pei-

„ peines nous méritera ce que nous
„ lui demandons.

Alors je me jettai à genoux, & récitai quelques priéres qui convenoient à notre ſituation, & à nos beſoins ; tous le monde m'imita, & perſonne ne penſa plus à ſes maux que pour les offrir à Dieu. Nous fûmes aſſez tranquilles jusqu'au cinq de Mars ; nous voyïons avec joye approcher le moment de notre délivrance, nous comptions y toucher, mais Dieu vouloit eocore nous affliger, & mettre notre patience à de nouvelles épreuves.

Le ſix Mars jour des Cendres vers deux heures après minuit, une groſſe neige pouſſée par un vent de Nord très violent mit le comble à notre malheur ; elle tomboit en ſi grande quantité, qu'elle remplit bien-tôt notre Cabane, & nous obligea de paſſer dans celle des Matelots où elle n'entroit pas moins que dans la notre, mais comme elle étoit plus grande, nous y étions plus au large ; notre feu fut éteint, il n'y avoit pas moïen d'en faire, & pour nous échauffer

nous n'avions que la ressource de nous mettre tous ensemble & de nous serrer les uns auprès des autres. Nous passâmes donc dans la Cabane des Matelots le Mecredi vers huit heures du matin, nous y portâmes nos couvertures, & un petit jambon crû que nous mangeâmes aussitôt que nous y fûmes entrés; nous jettâmes ensuite la neige dans un coin de la Cabane, nous étendîmes la grande couverture par terre, nous nous mîmes tous dessus, & les lambeaux des petites servîrent à nous garantir de la neige, beaucoup plus que du froid. Nous restâmes dans cet état sans feu, & sans boire ni manger autre chose que de la neige jusqu'au Samedy matin.

Je pris alors la résolution de sortir quelque froid qu'il fit pour tâcher d'apporter un peu de bois & de la farine pour faire de la colle. Il y alloit de la vie à ne pas s'exposer pour chercher du secours contre le froid & contre la faim; j'avois vû mourir pendant les trois jours & les trois nuits que nous avions passés dans la Cabane des Mate-

telots quatre ou cinq Hommes dont les jambes & les mains étoient entiérement gelées, nous étions bien heureux de n'avoir pas été ſurpris de la même façon, car le froid fut ſi vif le Mecredy, le Jeudy & le Vendredi, que l'homme le plus dur ſeroit mort infailliblement s'il étoit ſeulement ſorti de la Cabane pendant dix minutes. Vous en jugerez par ce que je vais vous dire; le tems s'étant un peu radouci le Samedi, je me déterminai à ſortir; Leger, Baſile, & Foucault voulûrent me ſuivre, nous ne mîmes pas plus d'un quart d'heure à aller prendre de la farine, & cependant Baſile & Foucault eurent les pieds & les mains gelées dans cette ſortie, & mourûrent peu de jours après.

Il ne nous fut pas poſſible d'aller juſqu'au Bois, la neige le rendoit inacceſſible, & nous aurions riſqué de nous perdre ſi nous avions voulu forcer cet obſtacle. Nous fûmes donc obligés de faire notre colle à froid, chacun de nous en eut environ trois onces, & penſa païer de ſa vie ce petit ſoula-

gement, car pendant toute la nuit nous fûmes tourmentés par une ſi cruelle altération, & dèvorès par une ardeur ſi violente, que nous nous croïons à tout moment ſur le point d'en être conſumés.

Le Dimanche dix, Meſſieurs Fürſt, Leger & moi, nous profitâmes du tems qui étoit aſſez beau, pour aller chercher un peu de bois; nous étions les ſeuls en état de marcher, mais peu s'en fallut que le froid que nous endurâmes, & la fatigue qu'il nous fallut eſſuïer en écartant la neige, ne nous réduiſiſſent dans le même état que les autres: heureuſement nous tînmes bon contre l'un & l'autre, nous apportâmes du bois, nous fîmes du feu, & avec de la neige & fort peu de farine nous eûmes une colle fort-claire qui nous deſaltéra tant-ſoit-peu.

Tout le bois que nous avions apporté fut conſumé vers huit heures du ſoir, & cette nuit fût ſi froide que le Sr. Vaillant Pére fut trouvé mort le lendemain. Cet accident fit penſer à Mrs. Fürſt, Leger, & à moi qu'il é-

toit

toit à propos de retourner dans notre Cabane, elle étoit plus petite & par conséquent plus chaude que celle des Matelots, il ne tomboit plus de neige, & il n'y avoit point d'apparence qu'il en tombât davantage. Quelque grande que fut notre foiblesse, nous entreprîmes de jetter dehors de notre prémière demeure les glaces & la neige dont elle étoit remplie, nous y portâmes des nouvelles branches de Sapin pour nous servir de lit, nous allâmes chercher du bois, & fimes grand feu au dedans & au dehors de la Cabane pour l'échauffer de tous côtés. Après cet ouvrage qui nous avoit beaucoup fatigué, nous fûmes chercher nos Compagnons, je portai les Sieurs de Senneville & Vaillant Fils qui avoient les jambes & les mains gelées: Monsieur le Vasseur, Basile & Foucault moins incommodés que les autres tâchérent de se trainer sans secours; nous les couchâmes sur les branches que nous avions préparées, & pas un d'eux n'en sortit qu'après sa mort.

Le dix-sept Basile perdit connoissance & mourut le dix-neuf. Fou-

Foucault qui étoit d'une conſtitution robuſte & qui avoit de la jeuneſſe ſouffrit une violente agonie; les mouvemens qu'il ſe donnoit pour ſe deffendre contre la mort nous faiſoient trembler, & je n'ai guéres vû de ſpectacle plus horrible. Je tachai de m'acquitter de mon devoir dans ces triſtes occaſions, & j'eſpére de la Bonté divine que mes ſoins n'auront pas été inutiles au Salut de tous ces Mourans.

Nos vivres commençoient à tirer à leur fin, nous n'avions plus de farine; il nous reſtoit à peine dix livres de Poix; nous n'avions pas ſept livres de chandelles, ni autant de lard, & le jambon qui nous reſtoit ne péſoit tout au plus que trois livres. Il étoit tems de penſer à chercher d'autres moïens de vivre; nous allâmes donc Leger & moi, car Mr. Fürſt notre ſecond Capitaine étoit hors d'état de ſortir, chercher à Mer baſſe des coquillages; le tems étoit aſſez beau, nous marchâmes près de deux heures dans l'eau juſqu'aux genoux, & nous trouvâmes enfin ſur un Banc de ſable des eſpéces d'Huîtres dont la co-

quil-

quille eſt unie; nous en apportâmes le plus qu'il nous fut poſſible, elles étoient bonnes, & toutes les fois que le tems & la Mer le permettoient nous en allions faire proviſion; mais elles nous coutoïent bien cher, car en arrivant à la Cabane nos pieds & nos mains étoient également enflés & preſque gelés. Je ne me diſſimulois pas le danger qu'il y avoit à reïtérer trop ſouvent cette ſorte de pêche; j'en ſentois les conſéquences, mais que faire? il falloit vivre ou plutôt retarder de quelque jours le moment de nôtre mort.

Nos Malades empiroient tous les jours; la Cangrêne s'étoit miſe dans leur jambes, & perſonne ne pouvoit les panſer; je me chargeai de ce ſoin; il étoit de mon dévoir de donner l'exemple de cette Charité qui eſt la baze de notre ſainte Religion; je fus pourtant combattu quelques momens entre le mérite de remplir mes obligations, & le danger qu'il y avoit à m'en acquitter; Dieu me fit la grace de tiompher de ma répugnance; mon devoir l'emporta, & quoique le tems auquel

quel je panſois les playes de mes Camarades fût pour moi le plus cruel de la journée; jamais je ne rallentis les ſoins que je leur devois. Je vous détaillerai dans ma ſeptième Lettre de quelle nature étoient leurs playes & vous jugerez ſi la répugnance que j'avois eûë d'abord à les panſer étoit bien fondée, ou plutôt vous verrez ſi elle n'étoit pas excuſable à la prémiere reflexion. Je fus bien recompenſé de mes peines; la reconnoiſſance de nos Malades n'eſt pas concevable; „ Quoi, me diſoit l'un, „ vous vous expoſez à la mort pour „ nous conſerver à la vie; laiſſez-nous „ à nos douleurs; vos ſoins peuvent „ bien les adoucir, mais ils ne les diſſiperont jamais. Retirez-vous, me „ diſoit l'autre, & ne privez pas ceux „ qui ne doivent point mourir de la „ conſolation de vous avoir avec eux; „ aidez-nous ſeulement à nous mettre „ en état d'aller rendre compte à Dieu „ des jours qu'il nous a laiſſés, & „ fuïez enſuite l'air corrompu que „ l'on reſpire auprès de nous.

Vous

Vous jugez bien que leurs inſtances furent de nouveaux liens qui m'attachérent auprès d'eux, elles augmentoient le plaiſir que l'on ſent à faire ce que l'on doit, & me donnoient les forces & le courage dont j'avois beſoin.

Adieu, mon Frere, je n'ai pas le tems de vous en dire davantage; d'ailleurs je ſuis bien aiſe de recevoir de vos nouvelles avant de finir ma Relation, & d'apprendre l'effet que mes trois dernières Lettres auront produit ſur votre cœur, & ſur celui des Perſonnes aux quelles vous les aurez fait lire. Je ſuis toujours avec la même amitié

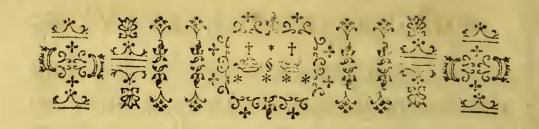
MON CHER FRERE

Votre très affectionné Frére

EMMANUEL CRESPEL,

Récolet.

De Paderborn le 28. Mars 1742.



VOYAGES
ET
NAUFRAGE
DU R. P. CRESPEL.

****

Lettre ſeptième.

MON TRES CHER FRERE.

JE ſuis bien aiſe de voir que vos occupations aïent été les ſeules cauſes de votre ſilence; je n'en ai jamais ſoupçonné d'autres, & je vois avec plaiſir que je ne me ſuis pas trompé. Mes trois dernières Lettres vous ont, dites-vous, autant touché que les précédentes, & ont augmenté la curioſité de ceux qui les ont vûës; cela me flatte beaucoup, & m'engage à me dépécher de vous envoïer le reſte de

ma

ma Relation ; j'eſpére que vous en aurez la fin, vers le dixhuit du mois de May à moins que je ne ſois obligé de faire quelque voïage auparavant ; quoiqu'il en ſoit, vous pouvez compter que ce ſera le plutôt que je pourrai.

Je vis bien que nos Malades ne pouvoient éviter la mort ; ils ſe ſentoient eux mêmes ; & quoiqu'ils y paruſſent diſpoſés, je ne me crus pas diſpenſé de les ſervir dans les derniers jours de leur vie. Je faiſois ſoir & matin la priére auprès d'eux ; enſuite je les confirmois dans la ſoumiſſion qu'ils avoient à la volonté du Ciel. „ Offrez vos ſouf„ frances à Jeſus-Chriſt, leur diſois„ je, elles vous rendront dignes de „ recüeillir le fruit du ſang qu'il a ver„ ſé pour le ſalut du Genre Humain ; „ cet Homme-Dieu eſt le parfait mo„ déle de cette patience & de cette „ réſignation que j'admire en vous ; „ votre exil eſt ſur le point de finir, „ & quelles graces n'avez-vous pas à „ rendre au Seigneur de vous avoir „ fourni pour un Naufrage les plus „ ſûrs moïens d'arriver au Port du Sa-

 „ lut !

„ lut ! Vous laiſſez, il eſt vray, des
„ Femmes qui attendent tout de vous,
„ mes chers Amis, vous laiſſez des En-
„ fans dont l'établiſſement devoit être
„ votre ouvrage, mais eſpérez en
„ Dieu, c'eſt un bon Pére, il n'ab-
„ bandonne jamais les Siens, & ſoïez
„ ſûrs qu'en vous appellant à lui, il
„ n'oubliera pas qu'il vous enleve à
„ des Familles qui auront beſoin après
„ votre mort des ſoins de ſa Providen-
„ ce. Il a promis lui-même d'être le
„ ſoutien de l'Orphelin & de la Veu-
„ ve, ſa parole eſt ſtable, ſes promeſ-
„ ſes ne ſont jamais ſans effets, & par
„ vos ſouffrances vous meritez parti-
„ culièrement qu'il jette ſur vos Fem-
„ mes & ſur vos Enfans un regard fa-
„ vorable, & qu'il faſſe pour eux
„ beaucoup plus que vous n'auriez
„ fait vous-mêmes.

Ces pauvres Moribonds ne me ré-
pondoient qu'en m'aſſurant que toute
leur eſpérance étoit en Dieu, & qu'el-
le étoit ſi ferme qu'ils ſe voïoient prêts
à quitter le monde ſans penſer à ceux
qu'ils

qu'ils y laiſſoient que pour les recommender à ſa divine protection.

Lorſque j'avois fini de leur parler des choſes ſpirituelles, je ſongeois à panſer leurs playes ; je n'avois que de l'urine pour les nettoïer ; je les couvrois enſuite de quelques morceaux de linge que je faiſois ſécher, & quand il me falloit ôter ces linges, j'étois ſûr d'enlever en même tems des lambeaux de chair qui par leur corruption répendoient un air infecté aux environs même de la Cabane.

Au bout de douze jours il ne reſta plus à leurs jambes que les os; les pieds s'en étoient détachés & leurs mains étoient entièrement décharnées. J'étois obligé de les panſer à pluſieurs repriſes, l'infection qui en ſortoit étoit ſi grande qu'il me falloit prendre l'air à chaque inſtant pour n'en n'être point ſuffoqué. Ne croïez pas, mon cher Frére, que je vous en impoſe, Dieu m'eſt témoin que je n'ajoûte rien à la vérité, & que la choſe eſt encore plus horrible que je ne puis vous la dépeindre. Les expreſſions ſont au-deſſous

d'une ſituation pareille à celle où je me trouvois àlors. Que de choſes touchantes n'aurois-je pas à vous dire, ſi je voulois vous rapporter les diſcours de ces pauvres malheureux! ja tachois ſans ceſſe de les conſoler par l'eſpérance d'une récompenſe éternelle, & je joignois ſouvent mes larmes à celles que je leur voïois répendre.

Le prémier Avril le Sieur Leger prit le chemin de l'endroit où étoient les Canots ſauvages, & je fus au Bois vers huit heures du matin: Je me répoſois ſur un arbre que j'avois abbattu, lorſqu'il me ſemble entendre un coup de fuſil; comme nous avions pluſieurs fois oui le même bruit, & qu'il ne nous avoit pas été poſſible de découvrir ni d'où il partoit, ni ce que c'étoit, je n'y fis pas grande attention. Vers dix heures je revins à la Cabane pour prier Mr. Fûrſt de venir m'aider à apporter ce que j'avois coupé de bois; je lui contois en marchant ce que j'avois crû entendre, & je regardois en même tems ſi je ne verrois pas revenir Mr. Leger. Nous avions à peine fait

fait deux cens pas, que j'apperçus plusieurs personnes; je courrus à leur rencontre, & Mr. Fürst se dépêcha d'aller apprendre cette heureuse nouvelle à nos Malades. Lorsque je fus à portée de distinguer les objets, je vis un Sauvage avec une femme que Mr. Leger nous amenoit. Je parlai à cet homme, il me répondit, & me fit ensuite plusieurs questions aux quelles je satisfis comme je le devois. A la vûë de notre Cabane il parut surpris & touché de l'extrémité dans la quelle nous étions réduits; il nous promit que le lendemain il reviendroit, qu'il iroit à la chasse, & qu'il nous apporteroit le gibier qu'il auroit tué.

Nous passâmes la nuit dans cette attente, & nous rendions à chaque instant grace au Ciel du secours qu'il venoit de nous envoïer. Le jour parut, & sembloit nous apporter le soulagement qui nous avoit-été promis la veille; mais notre espérance fut trompée: la matinée se passa, & le Sauvage ne tint point sa parole. Quelques-uns se flattoient qu'il pourroit venir après

midi; pour moi qui ſoupçonnois la cauſe de ſon retardement, je dis qu'il étoit de la prudence d'aller juſqu'a ſa Cabane, de lui demander pourquoi il n'étoit pas revenu comme il nous l'avoit promis, & s'il héſitoit dans ſa réponſe de le forcer à nous découvrir l'endroit où étoit la Chaloupe avec laquelle il avoit traverſé. Nous partîmes, mais jugez de notre conſternation; à notre arrivée nous ne trouvâmes plus ni le Sauvage ni ſon Canot, il l'avoit emporté pendant la nuit, & s'étoit retiré dans un endroit qu'il nous fut impoſſible de découvrir.

Pour vous apprendre la cauſe d'un pareil procédé, il eſt néceſſaire de vous dire que les Sauvages craignent la mort plus que perſonne, & par conſéquent la maladie; la fuite de celui-ci partoit de cette crainte exceſſive qui eſt particuliére à cette Nation, l'étalage de nos morts, l'état affreux de nos Malades, & l'infection de leurs playes avoient tellement effraïé cet homme, que pour éviter d'être ſurpris du mauvais air, il avoit crû devoir ne point tenir

ſa parole, & changer de demeure de peur que nous n'allaſſions le forcer à revenir dans notre Cabane & à nous donner du ſecours.

Quoique ce contre-tems nous affligeât beaucoup, nous y aurions été bien plus ſenſibles, s'il n'y avoit pas eû un ſecond Canot; mais il falloit prendre des meſures pour empécher que ceux auxquels il appartenoit ne nous échapaſſent : Nous avions à craindre que le Sauvage qui nous avoit joüé, n'avertît ſon Camarade du danger qu'il y auroit pour lui de venir dans notre Cabane, & ne lui perſuadât d'aller prendre ſon Canot pendant la nuit, & de s'éloigner de l'endroit où nous étions.

Cette reflexion nous fit prendre le parti d'emporter le Canot avec nous, afin d'obliger le Sauvage à venir dans notre Cabane, & à nous ſecourir quelque répugnance qu'il parût avoir à le faire. Sans cette précaution nous étions perdus ; pas une des deux occaſions que nous avions eûës de nous ſauver

ne nous auroit ſervi, & notre mort étoit certaine.

Quand le Canot fut apporté, nous l'attachâmes à un abre de façon qu'il n'étoit pas poſſible de l'enlever ſans faire aſſez de bruit pour nous avertir que quelqu'un cherchoit à la détacher.

Quelques jours ſe paſſérent dans l'attente du Sauvage auquel ce Canot appartenoit; nous ne vîmes perſonne, & pendant ce tems nos trois Malades mourûrent.

Le ſept au ſoir, Mr. le Vaſſeur fut ſurpris d'une foibleſſe dont il ne revint point, & les deux autres voïant que le ſecours même du Sauvage que nous attendions leur ſeroit inutile, puiſqu'ils étoient hors d'état de marcher, ſe mîrent de nouveau en état de paroître devant Dieu.

Le Sr. Vaillant fils mourut le dix, après avoir ſouffert pendant un mois entier tout ce qu'il eſt poſſible d'imaginer; ſa patience égala toujours ſes douleurs: il étoit agé de ſeize ans; ce Mr. Vaillant que nous avions perdu le onze Mars étoit ſon Pére; ſa jeuneſſe

ne

ne lui parut jamais un titre pour se plaindre d'être si-tôt enlevé à la vie; en un mot il expira avec cette résignation & ce courage qui caractérisent le parfait Chrétien.

Le Sieur de Senneville, imita les vertus du Mr. Vaillant fils, ou plutôt ils se servîrent de modéles l'un à l'autre; mêmes douleurs, même patience, même resignation; que ne puis-je bien rendre tout ce que ces deux jeunes hommes me dirent quelques jours avant leur mort? ils me faisoient rougir de n'avoir pas autant de courage à les consoler, qu'ils en avoient à souffrir. Avec quel respect, & quelle confiance ne parloient-ils pas de la Religion, & de la miséricorde du Seigneur? dans quels termes ne m'exprimoient-ils pas leur reconnoissance? c'étoit bien les deux plus belles ames, & les deux meilleurs cœurs que j'aïe connus de ma vie.

Le dernier m'avoit plusieurs fois prié de lui couper les jambes, pour empêcher que la Cangréne ne gagnât plus haut; vous jugez bien que ses

priéres furent inutiles, je refuſai conſtament de faire ce qu'il ſouhaitoit, & je lui repréſentai que je n'avois point d'inſtrument propre à cette opération, & que quand même je voudrois la riſquer, loin de le ſoulager, elle ne feroit qu'augmenter ſes douleurs, ſans pour cela le garantir de la mort. Alors il mit ordre à ſes affaires, il écrivit à ſes Parens de la manière du monde la plus touchante, & rendit ſon eſprit à Dieu le treize vers le ſoir, agé d'environ vingt ans. Il étoit Canadien, & fils du Sieur de Senneville qui fut autrefois Page chez Madame la Dauphine, enſuite Mouſquetaire, & aujourd'hui Lieutenant du Roi à *Monréal* où il joüit d'un bien conſidérable.

La mort de ces trois victimes de la faim & du froid nous affligea beaucoup quoiqu'en effet leur vie nous fût, pour ainſi dire, à charge; j'avois pour eux une tendreſſe de pére, & j'étois païé d'un parfait retour; cependant en réfléchiſſant que ſi le Sauvage étoit arrivé lorſqu'ils vivoient encore, il auroit fallu les laiſſer dans la Cabane ſeuls

&

& sans secours, ou perdre l'occasion
le partir, je crus devoir remercier le
Seigneur de m'avoir épargné en appel-
lant à lui tous nos malades une si cruel-
le alternative. Dailleurs nous n'avions
plus de vivres, il ne nous restoit que
le petit jambon dont je vous ai parlé,
nous craignions d'y toucher, & nous
nous contentions de quelques coquil-
lages que Léger & moi allions ramas-
ser de tems en tems sur les bords de la
Mer. Notre foiblesse augmentoit de
jour en jour & nous avions peine à
nous soutenir lorsque je pris la réso-
lution de chercher les Sauvages dont
nous attendions l'arrivée, & de nous
servir pour cet effet de leur Canot:
nous tirâmes pour l'accommoder de la
gomme des arbres, & fîmes avec
notre hache des avirons le moins mal
qu'il nous fut possible: je sçavois par-
faitement cannotter, c'étoit un grand
avantage pour exécuter notre dessein,
& même, pour nous exposer, en cas
que nous ne pussions trouver les Sau-
vages, à courir le risque de traverser
avec le Canot; c'étoit notre dernière
res-

reſſource: quand il s'agit de conſerver ſa vie on s'expoſe volontiers à tout. Il étoit ſûr que dans cette Isle nous n'avions que peu de jours à vivre; en paſſant la mer nous ne riſquions pas d'avantage, & nous pouvions eſpérer que cette tentative nous réuſſiroit.

Tout fut prêt le vingt-ſix Avril; nous fîmes cuire la moitié du jambon; nous en prîmes dabord le boüillon, & comptions réſerver la viande pour notre route, mais ſur le ſoir la faim nous preſſa ſi fort, que nous fûmes obligés de tout manger.

Le lendemain, nous n'eûmes pas plus de force que la veille, & le vingt-huit nous nous vîmes ſans reſſource, & ſans eſpérance d'en trouver aſſez tôt pour nous empêcher de mourir. Nous nous diſpoſâmes donc à la mort en récitant les Litanies des Saints, enſuite nous nous jettâmes à genoux, & levant mes mains vers le Ciel je prononçai cette priére.

„ Grand Dieu, ſi c'eſt votre vo-
„ lonté que nous aïons le même ſort
„ que les quatorze perſonnes qui ont

„ péri

„ péri ſous nos yeux, ne tardez point
„ à l'accomplir; ne permettez pas que
„ le deſéſpoir nous ſurmonte, appellez
„ nous à vous tandis que nous ſommes
„ réſignés à ſortir de ce monde ſans re-
„ gret: Mais, Seigneur, ſi vous n'avez
„ pas encore réſolu notre mort, en-
„ voïez nous du ſecours, & donnez-
„ nous la force de ſupporter ſans mur-
„ mure les afflictions que votre juſtice
„ nous prépare encore, afin que nous
„ ne perdions pas en un inſtant le fruit
„ de la ſoumiſſion que nous avons euë
„ jusqu'à préſent pour les décrèts de
„ votre Providence.

Je finiſſois ma prière lorſque nous entendîmes un coup de fuſil au quel nous répondîmes bien vîte; nous jugeâmes bien que c'étoit le Sauvage auquel appartenoit le Canot que nous avions; il vouloit voir ſi quelqu'un de nous étoit encore en vie, & s'en ètant apperçu par notre coup de fuſil, il alluma du feu pour paſſer la nuit; il ne nous croïoit pas en état d'aller le joindre, & n'avoit aſſûrément pas envie que nous le fiſſions, car auſſitôt qu'il nous vit,

il

il cacha dans le Bois une partie d'un Ours qu'il avoit tué, & prit la fuite.

Comme nous étions en bottes, nous eûmes bien de la peine à nous rendre à ſon feu; il nous avoit fallu traverſer une Rivière aſſez groſſe & déglacée depuis quelques jours; nous vîmes les traces de ſa fuite, nous les ſuivîmes avec une fatigue incroïable, & qui auroit été inutile ſi ce Sauvage n'avoit été contraint de rallentir ſa marche pour que ſon fils agé d'environ ſept ans pût le ſuivre. Cette circonſtance fit notre ſalut; vers le ſoir nous arrivâmes auprès de cet homme qui nous demanda ſi nos Malades étoient morts; cette queſtion qu'il nous avoit faite avec un air de crainte qu'ils ne vécuſſent encore, ne nous permit pas de douter que le prémier Sauvage ne l'eût averti de notre ſituation, & du riſque qu'il y avoit de s'approcher de notre demeure. Je ne jugeai pas à propos de répondre d'abord à ſa demande, & ſans autre compliment je le preſſai de nous donner des vivres & pour cet effet de retourner ſur ſes pas. Il n'oſa réſiſter; nous étions deux contre un, bien armés, & encore plus réſo-

résolus de ne pas le quitter un moment. Il nous avoüa qu'il avoit un Ours presqu'entier, & qu'il ne refusoit pas de le partager avec nous. Lorsque nous fûmes à l'endroit où il avoit caché cet Ours, nous en mangeâmes chacun un morceau cuit à demi, ensuite nous fîmes prendre le reste au Sauvage & à sa femme & les conduisîmes à l'endroit où nous avions laissé Mr. Fürst. Ce pauvre homme nous attendoit avec une impatience extrême. Quand nous arrivâmes il étoit prêt d'expirer ; vous pouvez imaginer quelle fut sa joyë lorsque nous lui dîmes que nous avions de vivres & du secours ; il mangea dabord un morceau de l'Ours, nous mîmes le pot au feu & prîmes du boüillon pendant toute la nuit que nous passâmes sans dormir de peur que le Sauvage qui n'avoit pas voulu coucher dans la Cabane ne décampât. Lorsque le jour fut venu je fis entendre à cet homme qu'il falloit absolument qu'il nous menât à l'endroit où étoit la Chaloupe sur laquelle il avoit traversé ; & pour l'engager à ne pas nous refuser ce que je lui demandois, je lui dis que nous le traiterions fort mal,

s'il

s'il tardoit à nous y conduire. La crainte d'être tué le fit bien vîte travailler à conſtruire un traineau ſur lequel il mit ſon Canot; il nous fit ſigne à Leger & à moi de le traîner, il vouloit ſans doute nous fasiguer & nous obliger par là à renoncer à un ſecours qu'il nous vendoit trop cher. Nous aurions bien pû le forcer à porter lui-même le Canot; mais cette violence ne me parut pas à ſa place: il convenoit de ménager ce Sauvage, & tout ce que nous pouvions faire c'étoit de prendre avec lui des précautions pour n'en n'être pas les dupes; je vous dirai dans ma huitième Lettre qu'elles fûrent ces précautions, & je crois qu'elle ſuffira pour vous apprendre la fin de mon Naufrage, & mon retour en France.

Je ſuis toujours avec un parfait attachement

MON CHER FRERE

Votre très affectionné Frére
EMMANUEL CRESPEL,
Récolet.

De Paderborn le 24. Avril
1742.



VOYAGES ET NAUFRAGE DU R. P. CRESPEL.

****

Lettre huitième.

MON TRES CHER FRERE.

JE vous aurois envoïé le mois dernier la fin de ma Relation, si je n'avois été obligé d'aller passer quelques semaines à la Campagne; je n'ai pû pendant toute cette absence trouver un seul quart d'heure que je fusse le maître d'emploïer à achever de contenter votre curiosité; je revins seulement hier à Paderborn, j'ai fait ce matin quelques visites; vous sçavez

qu'il y en a d'indiſpenſables, & je vous ſacrifie le reſte de cette journée.

J'exigeai du Sauvage & de ſa Femme qu'ils marchaſſent devant nous, ſous prétexte de nous frayer le chemin, mais je ne bornai pas là mes précautions avec eux, je leur dis que l'enfant qu'ils avoient ſeroit trop fatigué dans cette route, qu'il falloit le mettre dans le Canot, & que nous nous ferions un plaiſir de lui procurer ce ſoulagement.

Les cœurs des Pères ſont partout les mêmes; il n'y en a point qui n'ait obligation du bien que l'on veut faire à ſes enfans, & qui ne l'accepte avec plaiſir. Le fils de celui-ci fut pour nous un otage de la fidelité de ſes Parens; nous marchâmes plus d'une lieuë dans la neige, dans l'eau, ou dans les glaces, notre fatigue étoit extrême, mais l'eſpérance du fruit qui devoit nous en revenir nous ſoutenoit, & nous donnoit du courage: il ne nous fut pourtant pas poſſible de tirer toujours ce traîneau, nous ſuccombâmes, & le Sauvage touché de notre épui-

ſement, prit le Canot ſur ſes épaules, le porta juſqu'à la Mer, & y fit dabord entrer ſa femme & ſon fils : il fut alors queſtion de ſçavoir qui de nous embarqueroit ; le Canot ne pouvoit contenir que quatre perſonnes, & par conſéquent il n'y avoit qu'un de nous trois qui pût en profiter. Je m'offris dabord à reſter, & je dis à Meſſieurs Fürſt & Leger de convenir enſemble lequel des deux partiroit ; chacun vouloit avoir la préférance ſur l'autre, & craignoit d'échapper cette occaſion d'éviter une fin malheureuſe ; Pendant qu'ils diſputoient, le Sauvage me fit ſigne d'avancer, & après m'avoir dit qu'il imaginoit bien la cauſe de l'eſpèce de diſpute qui s'étoit levée entre mes deux Camarades, il me déclara qu'il ne vouloit recevoir que moi dans ſon Canot, & ſans me donner le tems de répondre il m'y entraîna avec lui, & gagna le Large.

Mrs. Fûrſt & Leger ſe crûrent alors perdus ; leurs cris exprimoient leur deſeſpoir : je n'y pus reſiſter, & je priai le Sauvage de rapprocher terre,

afin que je pûſſe dire un mot de conſolation à mes Camarades. Lorſque je fus à portée d'en pouvoir être entendu, je me juſtifiai auprès d'eux en leur rapportant le diſcours du Sauvage, je leur conſeillai de ſuivre la Mer, & leur promis foi de Prêtre qu'auſſitôt que je ſerois arrivé à la Cabane des Sauvages j'irois au devant d'eux avec un Canot. Ils me connoiſſoient incapable de me rendre parjure, le aſſurances que je leur donnai les conſolérent, & ils nous vîrent reprendre le Large ſans inquiétude.

Ce jour là nous deſcendîmes à terre; le Sauvage prit ſon Canot ſur ſes épaules, le porta près du Bois & le mit ſur la neige: comme j'étois fatigué d'avoir été ſi long-tems à genoux dans le Canot, je me reſpoſai ſur une pierre au bord de la Mer, enſuite croïant que le Sauvage allumoit du feu pour coucher en cet endroit je pris mon fuſil, deux avirons, & deux gros morceaux de viande que j'avois embarqués pour épargner à Mrs. Fürſt & Léger la peine de les porter, & je montai ſur des bor-

bordages de glaces qui avoient pour le moins ſix pieds de hauteur; je n'y fus pas plutôt que je vis que mon Sauvage & ſa femme avoient mis leurs raquettes qui ſont des eſpèces de patins dont les Habitans du Canada ſe ſervent pour aller plus vîte ſur la neige; le Mari tenoit ſon fils ſur ſes épaules, & tous les deux courroient de toute leur force; les cris que je pouſſai pour les arrêter, ne firent que redoubler la viteſſe de leur courſe; auſſitôt je jettai mes avirons, je deſcendis les bordages, & avec ma viande & mon fuſil je ſuivis leur piſte aſſez de tems.

En montant ſur les glaces je m'étois fait à la jambe droite une playë très conſidérable qui ſe renouvelloit dans ma courſe toutes les fois que j'enfonçois dans la neige, c'eſt à dire à chaque inſtant; je ne pouvois plus reſpirer, & je fus pluſieurs fois contraint de reprendre haleine & de me repoſer ſur le bout de mon fuſil; j'étois dans cet poſtûre lorſque j'entendis la voix de Mr. Leger; cette rencontre nous cauſa à tous deux un plaiſir extrême; je lui dis ce qui s'étoit paſſé,

& lui de ſon côté m'apprit que Mr. Fürſt accablé de fatigue n'avoit pû le ſuivre, & qu'il étoit reſté étendu ſur la neige dans un endroit aſſez éloigné de celui où nous nous trouvîons alors.

Dans toute autre occaſion j'aurois volé à ſon ſecours, mais il étoit de la dernière importance de joindre notre fuïard; Mr. Léger ſentit comme moi combien nous riſquions à tarder plus long-tems de marcher ſur ſes traces.

Dans l'inſtant nous courrûmes vers l'endroit où je ſçavois qu'il s'étoit enfui, mais comme il avoit quité la neige pour prendre le bord de la Mer qui étoit baſſe & bordée de ſable, nous fûmes arrêtés quelque tems; nous ne laiſſâmes pourtant pas de continüer notre chemin, & après un quart d'heure de marche nous retrouvâmes la piſte du Souvage qui avoit quitté ſes raquettes, ne croïant pas ſans doute que j'euſſe pû le ſuivre juſques-là. Cette circonſtance nous fit croire qu'il n'y avoit pas loin juſqu'à ſa Cabane; nous redoublâmes de viteſſe, & lorſque nous fûmes auprès du Bois nous entendî-

mes.

mes un coup de fusil; nous ne jugeâmes pas à propos d'y répondre, de peur que si celui qui l'avoit tiré étoit le Sauvage que nous poursuivions, il ne remît ses raquettes pour fuir avec une nouvelles vîtesse dès qu'il nous sçauroit si près de lui.

Nous continuâmes donc à marcher & peu de tems après le prémier coup de fusil, nous en entendîmes un second; celui-ci nous fit soupçonner que le Sauvage avoit envie d'allumer du feu dans cet endroit, & de s'y reposer avec sa femme & son fils, mais qu'il vouloit auparavant s'assurer que personne n'étoit à sa suite. Cette conjecture étoit fausse comme vous le verrez bientôt.

Dix minutes après le second coup, nous en entendîmes un troisième dont nous vîmes l'amorce; point de réponse de notre part; nous avançâmes en silence. Sur notre chemin nous trouvâmes une Chalouppe à la quelle on avoit travaillé la veille, & vingt pas plus loin nous vîmes une grande Cabane. Nous y entrâmes avec l'air qui convenoit à notre situation; le ton de

ſuppliant étoit le ſeul qui nous allât, nous le prîmes d'abord, mais l'Ancien qui parloit françois ne voulut jamais permettre que nous le continuaſſions; „ Tous les hommes ne ſont-ils pas „ égaux, nous dit-il, du moins ne „ doivent-ils pas l'être? Votre mal- „ heur eſt un tître qui vous rend re- „ ſpectables, & je regarde comme une „ faveur du Ciel de m'avoir fourni, „ en vous conduiſant ici une occaſion „ de faire du bien à des gens que l'in- „ fortune perſecute encore. J'exige „ ſeulement de vous, que vous m'ap- „ preniez ce qui vous eſt arrivé de- „ puis que vous avéz été jettés ſur cet- „ te Isle; je ſerai bien aiſe de m'atten- „ drir avec vous ſur vous peines paſ- „ ſées: ma ſenſibilité ſera pour vous „ une conſolation de plus. „

En même tems il ordonna que l'on fît cuire notre viande avec des poix & qu'on n'épargnât rien pour nous prouver que l'humanité eſt auſſi bien une vertu des Sauvages Américains que des Peuples les plus civiliſés. Lorſque cet Ancien eût donné ſes ordres, il

il nous pria de ſatisfaire ſa curioſité; je tachai de n'oublier aucune des circonſtances que vous ſçavez avoir accompagné notre malheur, & après avoir fini mon récit, je priai ce Vieillard de de me dire pourquoi, les deux Sauvages que nous avions vûs dans le fort de notre infortune, avoient refuſé de nous ſecourir.

„ Les Sauvages, me dit-il, tremblent au ſeul nom de maladie; & tous „ mes raiſonnemens n'ont encore pû „ diſſiper cette terreur dont ceux que „ vous voïez dans cette Cabane ſont „ remplis. Ce n'eſt pas qu'ils ſoient „ inſenſibles aux maux de leurs Frères; ils voudroient pouvoir les ſoulager, mais la crainte de reſpirer un „ air corrompu s'oppoſe aux mouvemens de leur cœur naturellement „ porté à la compaſſion. Ils craignent „ la mort, non pas comme le commun „ des hommes, mais à un tel point „ que pour l'éviter, je ne ſçai s'ils ne „ ſe rendroient pas coupables des plus „ grands crimes. Voilà, dit-il en me „ montrant un Sauvage qui étoit der-

„ riére les autres, celui qui vous a
„ manqué de parole, il vint ici vers le
„ commencement du mois, & nous
„ conta la trifte fituation où il avoit
„ vû des François qu'il croïoit morts
„ alors, & auxquels il auroit volon-
„ tiers donné du fecours fi la corrup-
„ tion n'avoit pas été parmi eux. Voi-
„ là l'autre, continua l'Ancien en me
„ montrant celui après lequel j'avois
„ courru; il en eft arrivé ici une heu-
„ re avant vous, pour nous avertir
„ qu'il y avoit encore trois François
„ vivans, qu'ils n'étoient plus dans le
„ voifinage de leurs Morts, qu'ils fe
„ portoient bien, & qu'il croïoit
„ qu'on pouvoit les fecourir fans
„ craindre qu'ils apportaffent avec
„ eux le mauvais air; nous avons de-
„ libéré un inftant; enfuite nous avons
„ envoïé un Sauvage vers l'endroit où
„ vous étiez pour vous indiquer par
„ trois coups de fufil le lieu de notre
„ demeure. Au refte vos Malades
„ nous ont feuls empêchés de vous
„ aller fecourir, & peut-être y fe-
„ rions-nous allés, fi l'on ne nous avoit
„ affu-

, assuré que le secours que nous pour-
, rions vous envoïer ne vous servi-
, roit de rien, & pourroit nous ap-
, porter un grand dommage, puis-
, que votre Cabane étoit environnée
, & remplie d'un air infecté qu'il se-
, roit très dangereux de respirer.

Un pareil discours dans la bouche l'un homme qui faisoit partie d'une Nation qu'un faux préjugé nous fait roire incapable de penser & de raisonner, & à la quelle nous ôtons injustenent le sentiment & l'expression, me urprit beaucoup. Je vous avouë mêne que pour avoir des Sauvages l'idée ue je vous en donne, il ne m'a pas allu moins que les entendre.

Lorsque ce Vieillard eut fini, je tâhai de lui exprimer toute la reconoissance dont nous étions pénétrés; e le priai d'accepter mon fusil que sa onté & les ornemens dont il étoit ouvert rendoit préférable à tous ceux ui étoient dans la Cabane; je lui dis nsuite que la fatigue avoit empêché n de nos Camarades de nous suivre, c que ce seroit mettre la comble à ses bien-

bienfaits s'il vouloit envoïer audevant de lui deux hommes pour l'aider à ſe rendre auprès de nous. Mes inſtances furent inutiles ; les Sauvages craignent de ſortir la nuit, & perſonne ne voulut entreprendre d'aller ſecourir Monſieur Fûrſt. On me promît pourtant que le lendemain on iroit de grand matin ; ce refus me fit bien de la peine: l'Ancien s'en apperçut, & me dit pour me conſoler, qu'il ſeroit aſſez inutile de vouloir chercher mon ami dans l'obſcurité; qu'il n'avoit point de fuſil pour faire entendre où il étoit, & qu'il valloit mieux attendre que le jour fût venu. Monſieur Fürſt paſſa dont la nuit ſur la neige où Dieu ſeul put le garantir de la mort, car dans la Cabane même nous endurâmes un froid inexprimable : jamais les Sauvages ne font de feu quand ils ſe couchent ; ils n'ont pas même de couvertures, & par conſéquent nous paſſâmes une très mauvaiſe nuit.

Le lendemain, comme nous nous diſpoſions à aller au devant de Monſieur Fürſt, nous le vîmes arriver ; nos traces

tes l'avoient guidé, & pour nous joindre il avoit profité du tems auquel la neige dourcie par le froid de la nuit, ne cède pas au poids de ceux qui marchent deſſus; notre prémier ſoint fut de le réchauffer, nous lui donnâmes enſuite quelque nourriture, & nous nous témoignâmes réciproquement le plaiſir que nous avions de nous voir réunis.

Nous paſſâmes avec les Sauvages le vingt-neuf & le trente Avril; ils ſembloient etre jaloux de ceux qui nous marquoient le plus d'attention, & ils tachoient de ſe ſurpaſſer les uns les autres à cet égard. La viande d'Ours & de Caribouc ne nous manqua point pendant ces deux jours, & l'on avoit ſoin de nous donner les endroits les plus délicats; je ne ſçai ſi les devoirs de l'hoſpitalité ſont mieux remplis par les Européens que par ces Sauvages, du moins ſuis-je tenté de croire que ceux-ci les rempliſſent de beaucoup meilleure grace.

Le prémier de May, ils mîrent la Chaloupe à l'eau, nous embarquâmes

tous,

tous, & mîmes à la voile. Le vent nous manqua vers midi, environ à ſix lieuës de la grande terre : ce contretems m'affligeoit ; je craignois de ne pouvoir ſecourir aſſez tôt ceux de nos Camerades qui étoient reſtés dans le lieu de notre naufrage ; cette crainte me fit prier l'Ancien de me donner deux hommes avec un Canot d'écorce pour gagner la terre. J'eſſaïai de l'engager à m'accorder ma demande, en lui promettant d'envoïer du tabac & de l'eau-de-vie à tous ceux qui étoient dans la Chaloupe auſſitôt que je ſerois arrivé chez les François ; quelqu'envie qu'il eût de m'obliger, il tint conſeil avant de me rien promettre ; & ce ne fut pas ſans peine qu'on eut égard à ma priére. On craignoit qu'un trajet de ſix lieuës ne fût trop long pour un Canot, & l'on ne vouloit pas nous expoſer à périr. Nous partîmes donc, & vers onze heures & demi du ſoir nous arrivâmes à terre. J'entrai dans la maiſon des François ; le prémier que j'y apparçus fut Monſieur Volant originaire de *Saint Germain en Laye*,

mon

mon Ami, & Maître de ce Poste; je ne pouvois tomber en de meilleures mains: je trouvois dans un seul homme le desir sincère & le pouvoir réel de me rendre service. Il me ne reconnut pas d'abord, & en effet je n'etois pas reconnoissable; dès que je lui eus dit mon nom, il me prodigua les marques de son amitié, & le plaisir que nous eûmes de nous embrasser fut extrême de part & d'autre. Je lui dit d'abord à quoi je m'etois engagé envers les Sauvages, il remplit ma promesse, & chacun de nos liberateurs eut de l'eau-de-vie & du tabac. Ils n'arrivérent là que sur les dix heures du matin; jusqu'a ce tems je fis à Monsieur Volant le récit de tout ce qui m'étoient arrivé, & j'insistai exprès sur le sort des vingt-quatre hommes qui etoient au naufrage: mon Ami en fut d'autant plus touché qu'ils étoient encore dans la peine. Aussitôt il arma une Chaloupe pour aller les sécourir, & pour tacher de découvrir lui-même si quelqu'un des treize hommes du Canot vivoit encore. Lorsqu'il fut parvenu aux envi-

rons

rons du lieu de notre Naufrage, il fit tirer quelques coups de fusil pour se faire entendre à ceux que nous y avions laissés ; en même tems il vit quatre hommes qui se jettérent à genoux, & qui les mains jointes le suppliérent de leur sauver la vie. Leurs visages décharnés, pour ainsi dire, le son de leur voix qui annonçoit qu'ils étoient sur le bord du tombeau, & leurs plaintes percérent le cœur de Monsieur Volant. Il avança auprès d'eux, leur fit prendre quelque nourriture, mais avec modération de peur de leur causer la mort en les rassasiant tout d'un coup. Malgre cette sage précaution un de ces quatre hommes nommé Tenguy Bréton d'origine, mourrut après avoir bû un verre d'Eau-de-vie.

Mon Ami fit enterrer les vingt & un hommes qui étoient morts depuis que nous les avions quittés, & ramena les trois autres qui avoient résisté aux fatigues, à la faim & à la rigueur de la saison: il s'en falloit pourtant beaucoup qu'ils fussent en parfaite santé; l'un d'eux nommé Tourillet con-

tre-

tre-Maître du département de *Brest* avoit le cerveau troublé, & les deux autres nommés Baudet, & Bonau originaires de l'*Isle de Rhé* étoient enflés par tout le corps.

La bonne nourriture qu'on leur donna, & les ſoins qu'on prit d'eux les rétablîrent ſi non parfaitement, du moins aſſez pour les mettre en état de partir avec nous pour *Québec*.

En revenant, Mr. Volant apperçut vers la côte deux hommes qui paroiſſoient avoir été noïés, & quelques débris d'un Canot: il avança pour s'aſſûrer de ce qu'il appercevoit; & par quelques coups de fuſil, il voulut voir s'il y avoit quelqu'un en cet endroit; perſonne ne parut, on ne répondit point, & tout ce que je puis vous dire, c'eſt que les treize hommes du Canot ſont morts de faim & de froid, puiſque mon Ami vit à quelque diſtance de la Mer une eſpéce de Cabanage qui prouvoit qu'ils étoient deſcendus à terre, & que n'aïant trouvé aucun ſecours, ils y étoient morts miſérablement.

Je crois qu'il eſt aſſez inutile de vous dire les mouvemens dont nous fûmes agités lorſque nous vîmes arriver les trois hommes échappés au Naufrage ; vous devez bien penſer que cette entrevuë fut de plus touchantes, & que larmes n'y furent point épargnées.

Après nous être bien tendrement embraſſés, je leur demandai comment ils avoient pû vivre juſqu'à lors, & de quelle façon les autres étoient morts; ils me dirent, que le froid & la faim avoient fait perir une partie de leurs camarades, & que l'autre avoit été peu à peu emportée par les ulcéres, dont le ſeul ſpectacle de n'avoir aucun vivres, les avoit tellement effrayé, qu'ils avoient mangé les ſouliers des morts, après les avoir fait boullir dans de la neige fonduë, & enſuite fait griller ſur la braiſe, & que lors que cette reſſource leur eut manquée, ils eurent recours aux culotes de peau des morts, & qu'ils n'en avoient plus qu'une, ou deux paires de reſte, lorſque Monſieur Volant les vint ſécourir.

Vous

Vous voyez que la ſituation de ces pauvres gens, n'étoit pas moins deplorable que la nôtre, & qu'ils ont peut être plus ſouffert que nous; principalement, lorſqu'ils ſe virent reduit à la neceſſité de manger les habits des camarades qu'ils avoient perdus.

Nous demeurames près de 6. ſemaines à Mingan, que nous n'employames qu'à rendre grace à Dieu, de nous avoir conſervé au milieu d'un ſi grand danger, nous ne paſſames pas un jour ſans implorer ſa miſericorde, pour les ames des 48. hommes, qui avoient peri dèpuis nôtre Naufrage.

Monſieur Leger nous quitta, & alla à Laborador à deſſein de monter un vaiſſeau de St. Malo, pour paſſer en France; mais nous profitames le 8. Juin d'un petit vaiſſeau pour retourner à *Quebéc*.

Le vent nous fut ſi favorable, que nous dèbarquames le 13. au ſoir. Tous ceux qui nous virent, s'étonnoient de nous revoir, par ce qu'on nous croyoit en France; chacun voulut ſavoir

la cauſe de nôtre retour, & ce qu'il nous étoit arrivé depuis nôtre dèpart.

Nous ſatisfimes là deſſus tous ceux, que nous ſavions être obligés de prendre part à ce qui nous regardoit.

Le lendemain, on mit à l'Hôpital les trois Matelots que Monſieur Volant avoit été chercher au lieu de notre Naufrage; Monſieur Fûrſt & moi fîmes chacun de notre côté ce qu'il falloit pour nous rétablir entièrement. Dès qu'on vit que je me portois un peu mieux on me donna la petite Cure de *Soulange* que je deſſervis pendant un an; alors je reçus une ſeconde Obédience pour repaſſer en France; je m'embarquai pour cet effet en qualité d'Aumônier ſur le Vaiſſeau de Roi le *Rubis* commandé par Monſieur de la Joncaire Capitaine de Haut-Bord.

Nous partîmes de *Québec* le vingt & un d'Octobre 1738. & le deux Décembre, nous entrâmes au *Port Loüis* en Brétagne pour faire des vivres qui commençoient à nous manquer; nous y reſtâmes environ vingt jours, & nous en ſortîmes le vingt deux du mois

avec

avec le Vaiſſeau *le Jaſon* commandé par Monſieur le Marquis de Chavagnac qui venoit de l'*Isle Roïale*.

Vers minuit, nous moüillâmes pendant près de deux heures ſous *Belle-Isle* pour attendre le vent, nous fîmes enſuite voile pour *Rochefort*, & nous arrivâmes le lendemain dans cette ville où mon devoir m'arrêta juſqu'à l'entier débarquement.

Je partis quelques jours aprés pour *Paris*, d'où l'on m'envoïa à *Doüay* en Flandres; j'y demeurai juſqu'au commencement de 1740. que l'on me nomma Vicaire de notre Couvent d'*Aveſnes* en Haynaut. J'y arrivai le vingt-cinq Janvier, le même jour que j'en étois parti il y avoit ſeize ans; mes Supèrieurs en m'envoïant dans cette Maiſon avoient compté qu'une réſidence de quelques années dans mon Pays natal, achéveroit de me rétablir des fatigues que j'avois eſſüiées dans mes Voïages; j'avois conçû la même eſpérance, mais il en arriva tout autrement; mon eſtomac ne pouvoit

plus ſupporter la nourriture de ce Pays, j'avois pour-ainſi-dire contracté un nouveau tempérament ; le repos m'étoit nuiſible ; & il falloit m'y accoutumer petit-à-petit.

Cela me fit ſolliciter auprès de mes Supèrieurs une Obédience pour retourner à *Paris* dont l'air me convenoit beaucoup mieux que celui de ma Province, on eut la bonté d'avoir égard à ma demande, & lorſque je fus parfaitement rétabli on me nomma Aumônier dans l'Armée de France commandée par Monſieur le Marêchal de Maillebois.

Voilà, mon cher Frère, la Relation de mes Voïages, & de mon Naufrage ; j'eſpère que vous en ſerez plus content que de celle que je vous avois envoïée d'abord. Au reſte vous devez être ſûr que je n'ai rien avancé qui ne ſoit conforme à la plus exacte verité.

Je voudrois bien que les bruits qui commencent à courir euſſent quelque fondement ; j'aurois dans peu le

le

le plaisir de vous embrasser à Francfort, & de vous prouver que je suis & serai toute ma vie avec l'amitié la plus sincère.

MON TRES CHER FRERE

Votre très affectionné Frére

EMMANUEL CRESPEL,
Récolet.

De Paderborn le 18. Juin 1742.



Thomas de Bonviggo
Joseph Toscanno
Joseph Ferrary
~~Joseph Louad~~
francesco Loüad

